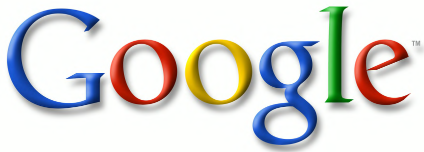





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

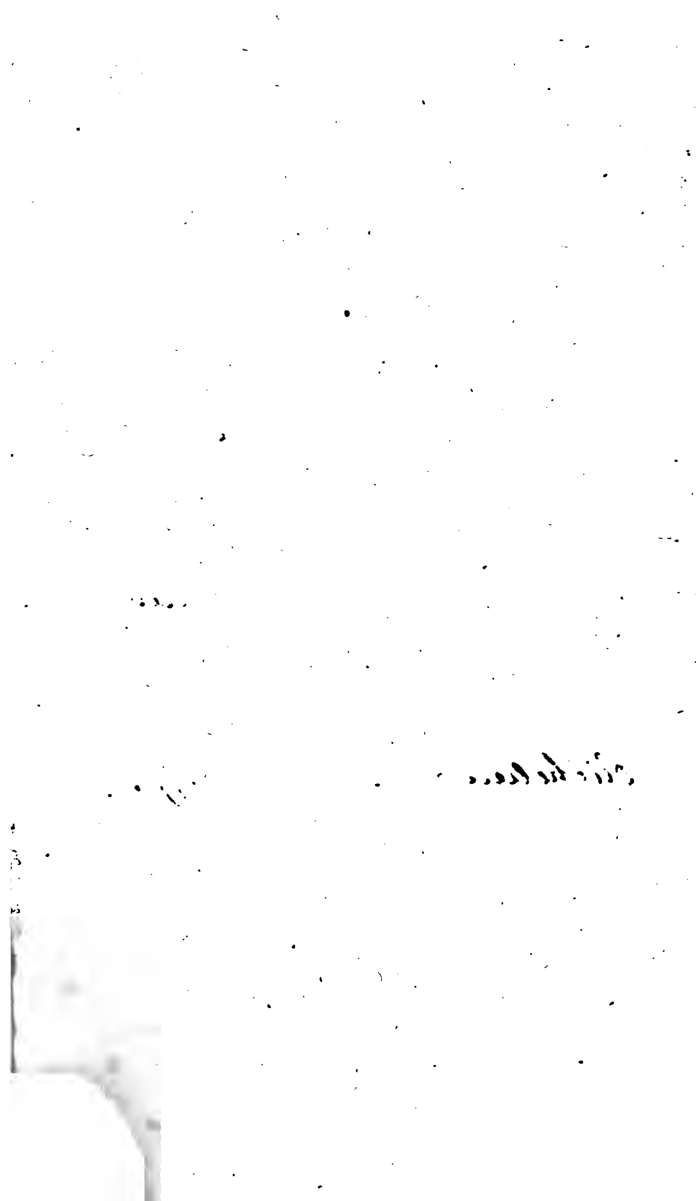





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA







L'UNIVERS ÉNIGMATIQUE,

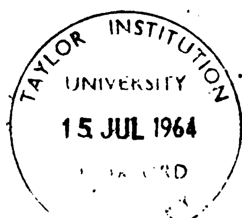
PAR LE MARQUIS CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

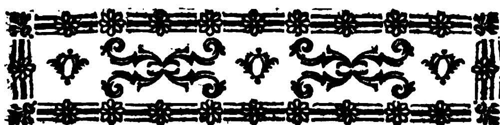
NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée par l'Auteur.

Videmus nunc per ſpeculum in ænigmate.
S. Paul. Ep. 1. ad Cor. c. 13.

A FRANCFORT, *en Foire,*
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire, à Liége.

M. DCC. LX.





AVERTISSEMENT.

JE ne ferai point comme certains Auteurs qui, ſous prétexte de réfuter les impies, tirent du ſein des ténebres des objections qu'on y doit laiſſer, & apprennent, par un Journal périodique, qui paſſe entre les mains de tout le monde, des ſophiſmes qu'on doit ignorer ; mais je tâcherai de jetter un ridicule ſur la Théologie de

nos Déiſtes, & de les convaincre d'abſurdité. L'amour-propre réſiſte tous les jours aux argumens; mais il cede aux ridicules. Rien ne pique plus un homme qui ſe dit Philoſophe, que de le mettre en contradiction avec lui-même. Auſſi n'ai-je pas d'autre deſſein que de faire contraſter la croyance des Déiſtes avec leurs argumens contre la révélation.

Saint Auguſtin s'eſt ſervi de cette méthode dans ſon magnifique Ouvrage de *la*

Cité de Dieu. Il a démontré la bizarrerie des vertus payennes, & il donne pour exemple celui de Lucrece, dont on a tant exalté la modeſtie. Eſt-elle coupable, dit-il ? on ne doit pas la louer ; eſt-elle innocente ? elle n'a pas dû ſe tuer. Les Déiſtes admettent-ils des myſteres ? ils doivent croire la révélation ; n'en admettent-ils point ? ils doivent nier un Dieu. Qui doute, en effet, que Dieu ne ſoit un abyme de myſteres ? Tout ſe confond

en nous à cette ſeule idée.

Si l'on me reproche d'avoir raillé les incrédules ſur une matiere auſſi importante, je ne citerai, pour mon apologie, que ces paroles de la Geneſe. Dieu dit, après le péché d'Adam : *Voilà donc Adam devenu ſemblable à nous.* Outre cet exemple, qui certainement doit bien ſuffire, les Peres de l'Egliſe ſont remplis d'ironies ingénieuſes contre les ennemis de la Religion. Mais à quoi bon prévenir des objections, &

vouloir d'avance se justifier ? Il n'y a point encore eu, & il n'y aura jamais un Ouvrage universellement approuvé. L'Evangile lui-même, ce Livre tout divin, a ses Contradicteurs, & ce n'est que parce qu'on le contredit, que j'écris maintenant.

Qu'on ne s'attende point à lire une Dissertation pleine de passages, & capable d'écraser les Déistes ; il n'y a que Jesus-Christ qui les écrasera dans le jour de sa colere, & ce ne sont pas

les citations qui convertiſſent. Je veux ſeulement ranimer la confiance & la foi de ceux qui peuvent être ébranlés, & leur faire voir qu'on ne devient Anti-Chrétien qu'en devenant déraiſonnable. Nos myſteres ſont au-deſſus de la raiſon ; mais ils n'y ſont pas contraires. Nous en verrons le développement, quand nous verrons Dieu face à face : *Videbimus eum ſicuti eſt.*

On s'étonnera, ſans doute, de ce qu'un homme du

monde écrit en faveur de la Religion, tandis que dans le monde il eſt du bel air de s'en moquer, & de croire qu'il n'y a que des *gens payés pour cela*, c'eſt-à-dire, des Prêtres, qui puiſſent parler de Dieu. Mais je voudrois bien ſçavoir ſi la Religion ne doit pas autant intéreſſer un Laïque qu'un Eccléſiaſtique, & ſi le Militaire ne fait pas vœu d'être Chrétien de même que l'Anachorete. Je voudrois bien ſçavoir s'il eſt plus important d'écrire ſur la Politi-

que, & des avantages temporels qui n'ont rapport qu'à une vie de quelques minutes, que de traiter un ſujet d'où dépend le bonheur ou le malheur éternel. Je voudrois bien ſçavoir ſi nous devons être moins religieux que les Auteurs Payens, eux qui parlent ſans ceſſe de leurs Dieux & de leurs ſacrifices. Qu'on liſe leurs Ouvrages & les nôtres; on croira, ſans contredit, que nous ſommes les Idolâtres, & qu'ils étoient les Chrétiens.

Si notre ame n'étoit pas un objet de rebut, si nous connoissions tout ce qu'elle vaut & tout ce qu'elle a droit d'espérer, nous regarderions comme des vétilles, les affaires qui nous semblent les plus importantes, & nous n'envisagerions dans toute notre vie que sa fin. Mais nous avons réellement perdu l'esprit. La seule chose nécessaire nous paroît indifférente; & des biens, des emplois, des honneurs, qu'on peut appeller des fantômes, cap-

tivent toute notre attention. Nous ne ſommes que des enfans livrés tout le jour à des chimeres. Nous croyons la vie préſente, une éternité, & la vie future, un inſtant. Mais encore quelques minutes, notre rêve finira, & nous connoîtrons l'illuſion de nos projets & de nos travaux.

Il eſt bien étonnant de voir tant d'hommes ſi prudens dans les affaires du ſiecle, tout-à-fait inſenſés dans celles de Religion. Quand elle n'auroit d'au-

tres preuves que des doutes, nous devrions prendre le parti le plus sûr, & trembler de nous méprendre : car enfin, sans vouloir dogmatiser ou prêcher, il est incontestable que nous devons bientôt finir, & que ce pas étant mal fait, tout est perdu. S'il y a une autre vie, le libertin risque tout ; & si, par impossible, il n'y en avoit point, le Chrétien n'auroit rien perdu. Cet argument a beau être usé ; il n'en est pas moins concluant. Ce ne

ſont pas les diſcours à la mode qui prouvent la Religion ; la mode n'a rien à faire qu'avec l'ajuſtement des femmes. Mais de même qu'on rejette une étoffe de l'année derniere, on ne veut plus d'une Religion de dix-huit cens ans. Il faut une Théologie toute nouvelle & toute élégante, & ſur-tout depuis que nos petits-maîtres ſont devenus Théologiens.

On verra dans tout le cours de cet Ouvrage, que je me ſuis ſcrupuleuſement

attaché à ne combattre que les conversations & les brochures qui attaquent la Foi. Ce ne sont pas les systêmes tirés des volumes *in-folio*, & proposés méthodiquement, qui nuisent davantage : il y a vingt mille petits-maîtres contre un esprit fort, qui sans principes, sans science, & uniquement à dessein de se mettre à la mode, & de faire briller quelques misérables saillies, frondent la Religion & la turlupinent, comme une chose qu'il est

du bel air d'attaquer. Ce ſont les Arlequins d'une Comédie, qui n'ont point fait la Piece, qui n'y entendent rien, & qui lâchent, au hazard, quelques propos, *vaille que vaille*, pour faire rire le Parterre. Tels ſont de jeunes Militaires de vingt ans, qui ſouvent n'ont écrit que quelques lignes d'un mauvais billet doux, & n'ont lu que quelques pages du Roman le plus obſcène & le plus plat. Tels ſont des Marchands petits-maîtres, des Com-

mis, & quelquefois des Valets-de-chambre, qui n'ont vu que des lettres de change, des papillotes ou des mémoires. Voilà les Champions qu'on rencontre de toutes parts, qui donnent des défis à tout l'Univers, de contredire leur sçavoir; & qui, sur-tout aux tables d'Hôte & dans les Cafés, parlent comme les confidens & les interprétes de la Divinité même. Faut-il ici rire ou pleurer? C'est un problême que nous donnons à résoudre, & qui,

par sa singularité, mérite en vérité d'être expliqué.

Nous croyons ne pouvoir mieux répondre à un Censeur littéraire, qui a critiqué cet Ouvrage d'une maniere tout-à-fait indécente, que de lui opposer la Lettre ci-jointe. Nous prions nos Lecteurs d'y faire attention, & de penser que ce témoignage a d'autant plus de poids, que personne n'ignore combien S. E. Monseigneur le Cardinal *Spinelli* est rempli de zele & de lumieres.

LETTRE

De Son Eminence Monſeigneur le Cardinal *Spinelli* à l'Auteur.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, de m'avoir fait part d'un Livre auſſi utile pour la Religion, que celui que vous venez de m'envoyer. Vous avez trouvé le moyen d'embarraſſer les incrédules avec les mêmes difficultés qu'ils nous oppoſent, & de leur démontrer la contradiction des principes dont ils ſe ſervent contre nous; & ce qui eſt encore d'autant plus remarquable, c'eſt que vous avez rangé tout cela d'une maniére très-facile, & à la portée de tout le

monde. On ne peut ne pas être pénétré des sentimens de respect & de vénération que vous y inspirez pour notre sainte Religion, & il n'y a qu'une entière corruption de cœur qui puisse en détourner l'esprit.

Au reste, Monsieur, quoique vous soyez né en France, je sçais que vous venez de la Maison des Caraccioli *de Naples; ainsi je dois m'en réjouir avec moi-même; de ce que l'estime que vous vous êtes acquise rejaillit sur notre Patrie. Je vous prie, Monsieur, d'être bien persuadé de la parfaite considération avec laquelle personne ne vous honore plus que*

Le Cardinal SPINELLI.

A Rome, ce 8 Mai 1759.



L'UNIVERS *ENIGMATIQUE.*



CE Livre que j'écris ſur l'univerſalité des énigmes, eſt lui-même une énigme. Comment puis-je copier des penſées de maniére à les rendre ſenſibles aux autres ? Comment puis-je repréſenter corporellement une ame qui eſt toute ſpirituelle ? Quel rapport y a-t'il entre des perceptions & un cerveau, des idées & une plume qui les exprime ? D'où vient cette agilité de mes doigts, qui ſeconde mon imagination, qui

fixe sur le papier des réflexions passagéres, & qui en forme un langage intelligible aux yeux ? On voit d'abord que la moindre attention vers le plus petit objet, nous arrête & nous étonne ; &, malgré tout cela, un Livre passe de main en main, & d'une Bibliothéque dans une autre, sans exciter l'admiration. On le regarde comme une chose très-ordinaire, quoiqu'il contienne réellement en soi une foule de merveilles.

Mais afin de commencer par nous-mêmes, parlons de l'organisation de notre propre corps. Ah ! s'il étoit possible de rentrer dans le sein de nos meres, d'y observer, en silence, la formation du fétus, l'arrangement de nos os, la tissure

de nos fibres, le développement de nos membres, le ressort de nos muscles, nous avouerions, dès ce premier instant, notre surprise & notre ignorance. Quels phénoménes! Des os interrompus de distance en distance, un sang qui arrose notre chair, de même que les fontaines arrosent la terre, une peau toute poreuse qui s'étend & se resserre au gré de nos desirs. Le plus habile Anatomiste aura beau vouloir nous expliquer comment se forme un embrion, & de quelle maniére ce point, presqu'imperceptible, s'accroît jusqu'à la grandeur où nous parvenons & où nous nous voyons les uns & les autres; jamais il ne résoudra nos difficultés. Il sera toujours constant que la ré-

production continuelle du genre humain, toute naturelle qu'on la ſuppoſe, demeure inintelligible. Combien de pompes & de ſoupapes, combien de lames & de reſſorts, avant de faire agir notre portion de matiére unie avec l'eſprit!

Mais que ſignifie ce mot *eſprit?* N'eſt-ce ſimplement qu'un terme, ou qu'une partie élémentaire plus ſubtile & plus déliée que le reſte du corps? L'*eſprit* nous rappelle un je ne ſçais quoi, qui au bout d'un certain temps, vient mettre en mouvement toute notre machine, ſe faire obéir en ſouverain, ſe tranſporter hors de nous, quoique toujours concentré en nous; un je ne ſçais quoi qui pénétre, & qu'on ne peut pénétrer, qui voit, & qu'on ne peut voir,

voir, qui définit & qui multiplie, & qu'on ne peut, ni définir, ni multiplier.

Nommerons-nous cet esprit, substance ou modification, être matériel ou immatériel? Quel parti prendre pour abréger les difficultés? Mais s'il est matériel, ce sera une pensée qu'il faudra concevoir ronde ou quarrée, rouge ou bleue; une pensée qu'il faudra croire particule de pain, & ensuite goutte de sang; une pensée qui se nourrira, qui se divisera, qui tantôt sera debout & tantôt assise, toute matiére ayant nécessairement une situation. S'il est immatériel, ce sera un être inextensible, qui agira sur l'étendue; un être indivisible, qui dirigera un corps dont les parties sont

divisibles à l'infini ; un être qui se tient dans l'inaction pendant les neuf mois de notre habitation au sein maternel ; un être qui fera jouer tous les ressorts de la matière, sans connoître ces ressorts, sans avoir en soi dequoi les accrocher, les remuer & les diriger ; un être enfin, qui se réduisant presque à rien, renferme en soi-même une foule de connoissances & de perceptions qui se répandent ensuite de toutes parts.

Nous ne sommes pas encore nés, & voici déja une multitude de mysteres capables de nous décourager & de nous confondre. Combien d'Ecrits où l'on agite encore & où l'on agitera long-temps, si l'enfant pense dans le sein de sa mere ! Mais

peut-être l'homme, en ſortant de cette priſon, va-t'il, à l'aide des rayons du ſoleil, connoître tout-à-coup ſon origine & ſa fin; peut-être le théatre de l'Univers, offert à ſes yeux, ſera-t'il le dénouement de ſes difficultés. Hélas! qu'apperçois-je? Une enfance dépourvue de jugement, & incapable de conſeil; une enfance toute ſemblable à celle de la brute: point de ſons que des cris, point de raiſon que de la malice. Il faut que nos premiers jours s'écoulent triſtement dans l'eſclavage & dans l'ignorance de nous-mêmes, & que nous attendions notre diſcernement de la conſolidation de nos fibres & de nos organes. Ce n'eſt plus une mere qui nous offuſque dans ſon ſein, & que

nous ne connoiſſons point ; mais une nourrice qui nous promene à ſon gré, & que nous ne connoiſſons pas davantage.

Cet état, quoique commun à tous les hommes, leur eſt cependant le plus inconnu, & nous n'en parlons que pour arriver au temps où nous commençons enfin à nous démêler, à nous ſentir, & à penſer que nous ſentons. Il eſt donc arrivé, ce temps heureux, où ſortis de la nuit la plus épaiſſe, nous éprouvons l'action d'une intelligence qui doute, qui aime, qui hait. Ici, le nuage de l'ignorance paroît enfin ſe diſſiper ; mais pour faire place à celui des paſſions encore plus obſcures que l'ignorance même. L'envie, l'amour, la colere fermentent

au-dedans de nous comme un vin nouveau qui jette ſon écume ; de maniére que notre petit individu commence par être en deſordre , avant d'avoir pu ſe régler & ſe connoître. Nous nous échappons à nous-mêmes, & ſouvent pour n'y plus revenir ; nous confondons, à chaque inſtant, l'impreſſion de l'amour propre avec la vertu ; nous prenons pour la vraie liberté, ce qui n'eſt qu'un dur eſclavage ; pour l'équité, ce qui n'eſt que l'injuſtice ; pour élévation, ce qui n'eſt que baſſeſſe & le tiraillement de nos ſenſations.

Des maîtres viennent-ils ſe préſenter à nous, eſcortés de toutes les Sciences & de tous les Arts qui corrigérent le monde, l'éclairérent &

l'embellirent ; nous les rejettons & nous les évitons, jaloux de retomber dans la nuit profonde dont nous ne faiſons que de ſortir. Il faut que la terreur & les châtimens forcent notre ame à faire uſage de ſes facultés. C'eſt ainſi que l'homme, quoique né pour ſe connoître, ne ſe connoît jamais, s'il n'y eſt forcé par la crainte. C'eſt au milieu de ces obſtacles & de ces contretemps que la raiſon doit ſe former. Mais afin d'épargner ces détails trop longs & trop humilians, ſuppoſons maintenant cette raiſon dans ſa plus grande perfection, & donnons-lui tout l'eſſor dont elle eſt capable.

Depuis tant d'années j'exiſte, commencera-t'elle par ſe dire à elle-même, & depuis tant d'années

je m'ignore & tout ce qui m'environne. Je ne sçais seulement pas où je réside, si c'est dans la tête, dans le cœur, ou dans tout le corps. En vain Descartes indique la glande pinéale comme le siége de la raison. Combien d'autres Philosophes qui pensent différemment ! Il y en a même qui ont osé prétendre que notre esprit vivoit éloigné de notre propre corps, & qu'il influoit sur lui comme les rayons du soleil sur les plantes & les fleurs Le fait est que nous ne sçavons pas même d'où nos facultés & nos connoissances dérivent directement, & que nous promenons notre ame comme un flambeau dans tout cet Univers, sans pouvoir déterminer où brille ce flambeau. Qu'y a-t'il de plus humiliant !

Des membres, quoique ſourds, obéiſſent à la voix de notre eſprit; ils s'allongent & ſe replient ſelon ſa volonté : & qu'eſt-elle, cette volonté ? L'homme paſſe d'une extrémité à l'autre : il condamne au ſoir ce qu'il approuve au matin; il deſire une choſe avec paſſion, & il la mépriſe ſitôt qu'il en jouit; il cherche la félicité, & il s'attache à tout ce qui l'en éloigne davantage.

Je ne ſuis plus étonné ſi certains Philoſophes ont conſidéré leur exiſtence comme une énigme inexplicable. Il ne faut que la moindre action du corps pour déconcerter tous les Sçavans. Je mets dans ma bouche, comme au hazard, un ſimple morceau de pain; je le broie avec mes dents; je l'avale, & ſur le

champ il opere au-dedans de moi-même une foule de merveilles : il se change dans une liqueur blanche & pourprée, qui coule de veine en veine, qui vient ravitailler mon cœur, faire enfin partie de mon propre corps, & le ranimer dans toute sa force.

Nous ne pouvons donc jetter un seul regard sur nous-mêmes, sans être saisis d'un étonnement qui ressemble à l'épouvante. L'habitude nous rend insensibles les plus grands prodiges. On se familiarise avec les miracles, au point de regarder comme naturel ce qui est tout-à-fait surhumain. N'est-ce pas un phénomene de voir le tourbillon de matiére qui nous environne, errer au gré d'une simple pen-

ſée, de voir cette multitude d'eſprits qui compoſent la ſociété, parcourir, ſous un maſque de chair, les villes & les campagnes ? Nous ſommes tous citoyens d'un monde merveilleux ; mais le monde que chacun de nous porte en ſoi-même, ce monde qui veut & ne veut pas, qui imagine, qui combine, qui diſpute, qui raiſonne, qui juge, eſt bien plus admirable. Quel aſſemblage de penſées & de projets, d'eſpérances & de deſirs, de craintes & d'affections, d'idées & de perceptions dans le petit eſpace d'un crâne ? Là on ébauche le gouvernement des Empires, là on forme des plans pour la guerre, là on cherche & l'on trouve les moyens de faire fortune ; enfin, on y raſſem-

ble comme dans un seul point, l'Univers entier, de même qu'un cadran semble réünir en lui toute l'immensité du soleil.

Qu'on se représente maintenant à la suite de ces réflexions, un de nos Philosophes modernes, & très-modernes, puisque la plus grande partie touche à peine au cinquiéme lustre; figurons-nous, dis-je, un de ces Philosophes définir hardiment l'essence de l'ame, & lui assigner un lieu. Il semble que cette espéce d'hommes, plus privilégiées que le reste du genre humain, ait assisté à la création de tous les esprits & à la formation de tous les corps. Ils parlent comme les confidents de la Divinité même, qui connoissent tous les secrets du Très-Haut, &

qui prétendent que la moindre de leurs paroles doit avoir force de démonstration. Mais nous diroient-ils bien, eux qui matérialisent l'esprit avec tant d'assurance, comment cet esprit matériel se transporte au delà des mers & des cieux ? Est-il une étincelle subtile qui s'éleve & s'élance, ou une vapeur qui s'insinue d'une maniére imperceptible ? Car si l'ame est toute corporelle, il faut nécessairement, dans ce transport, quelque chose de corporel.

Que de nouveaux mysteres le sommeil ne vient-il pas nous offrir ! Peut-on le définir, & même le concevoir ? Le corps gît comme une masse, l'exercice des sens est suspendu, & l'esprit, qui ne peut s'épuiser, agit lui seul, ou concentré

dans lui-même, ou répandu ſur les objets qui l'affectent. Qu'on ne nous objecte point ici les prétendus rêves d'un chien qui aboie en dormant, & qui s'agite ; tout cela ne prouve que des mouvemens corporels : au lieu que l'homme, lorſqu'il dort, parle ſans remuer la langue, voit ſans ouvrir les yeux, ſe proméne ſans faire uſage de ſes pieds, touche ſans employer ſes mains. Chaque nuit devient un nouveau monde, où nous marchons au milieu des illuſions & des fantômes. Telle eſt la ſituation des perſonnes en délire, telle eſt celle des vieillards imbécilles.

On a vu les Anciens, en conſéquence de tout ceci, tantôt ſe croire des Dieux, & tantôt de ſimples ani-

maux. Ceux-ci se persuadérent que nous rêvions toujours, ceux-là prétendirent prouver l'impossibilité de la matiére, ainsi que son inutilité. Quelle confusion de sentimens, qui nous embarrasse & nous étonne sitôt que nous voulons sçavoir les opinions des Philosophes & de leurs Ecoles! Eh! combien cet embarras n'augmente-t'il pas, lorsque nous envisageons le moment de notre mort! Ici, c'est la métempsycose qui vient jouer son rôle; là, c'est un anéantissement total: ici, l'ame va se réünir à la masse de l'Univers, dont elle fait partie; là, elle erre sur le bord des fleuves & dans des cavernes. Telles sont les leçons que les hommes, presque toujours victimes de leurs passions & de leur

imagination, donnerent tour à tour; tels sont les dogmes qu'ils établirent comme le fondement de leur Philosophie & la base de leur Religion. L'ame n'est qu'un acte du corps, selon Aristote; l'ame en est une substance distinguée, suivant Platon. Les Indiens adorent sur cet article, ce que les Persans abjurent. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout paroît incertain aux yeux qui ne font que se promener sur les divers Ecrits dont on a rempli l'Univers. Ce nombre immense de Livres & de Bibliothéques, qui travestissent l'ame de toutes maniéres; qui l'épaississent ou la subtilisent, qui la simplifient ou qui la multiplient, qui l'éternisent ou qui l'anéantissent, prouve le labyrinthe

de nos difficultés, & la foule de contradictions qui se trouve en nous-mêmes.

Mais en sortirons-nous, à dessein d'aller ailleurs chercher d'autres lumiéres? Hélas! je prévois que nous n'en serons pas plus éclairés. Nouvelles incertitudes, nouvelles obscurités. Une simple fourmi que j'écrase sous mes pieds, contient en elle un monde de merveilles. La circulation de son sang, le jeu de ses muscles, la tissure de ses fibres, l'agilité de ses membres, me font voir dans un atome un méchanisme aussi admirable que le mien, & bien plus surprenant, selon saint Augustin, que la construction même des cieux. Quel est donc cet habile ouvrier, si fécond en miracles, qui les

répand jusques sur un vermisseau ? Et qu'est-il, ce vermisseau ? Pense-t'il, ou n'est-ce qu'une simple machine ? Mais s'il pense, il a une ame; & s'il a une ame, il sent la douleur; & s'il sent la douleur, comment accorder cela avec la justice d'un Dieu sous la main duquel nulle créature innocente ne peut souffrir ? Si, au contraire, ce vermisseau n'est qu'un pur automate, comme nous avons lieu de le croire, comment paroît-il aussi rusé, aussi prévoyant, & pourquoi semble-t'il souffrir ainsi que nous ? Voilà comme le Philosophe s'égare dans la seule capacité d'une fourmi.

Si nous passons maintenant aux plantes & aux fleurs, nous reconnoissons que le tissu de la plus pe-

tite feuille eſt un phénoméne. En vain le microſcope & l'alambic viennent à notre aide : l'un groſſit nos doutes, en groſſiſſant les objets, & l'autre exprime un ſuc encore plus inconnu que la plante qui le produit. Une ſeve qui ſe filtre dans les entrailles de la terre, qui emprunte d'un ſable ſouvent aride la vertu de nourrir des branches, d'étendre & de colorer des feuilles, de produire & de parfumer des fruits, de leur donner à chacun un goût tout différent, quoique le terrein ſoit le même, deviendra toujours l'écueil de notre foible raiſon

Que pouvons-nous comprendre dans ces germes qui ſe reproduiſent ſans ceſſe, dans un ſeul grain de bled, dont la pourriture engen-

dre la multiplication, dans une poussiére qui fermente, qui s'échauffe, & qui enfin, après bien des opérations, se transforme en rose, en tulipe, en jasmin? Ici les couleurs enchantent; là, les odeurs embaument. Qu'on place ces couleurs où l'on voudra, dans les yeux ou dans les objets, les difficultés n'en subsistent pas moins. Nous ne connoissons pas plus l'oeil qui apperçoit, que la fleur qui est apperçue.

Je ne veux, par exemple, que la cire, ouvrage des abeilles, & la soie, production des vers, pour arrêter le plus habile Physicien. Nous dira-t'il le rapport qui se trouve entre la trompe d'une simple mouche, & le nectar des lis, entre la gomme d'une chenille, & le velours

que cela produit ? C'eſt la nature ; répond-on. Mais ce mot, *nature*, que nous employons continuellement par artifice, ou par habitude, n'eſt que le ſurtout de notre ignorance. Que nous enſeigne-t'il ? Peut-il ſatisfaire un homme qui deſire d'approfondir ? On croit éclaircir les choſes à force de termes, & il en réſulte que notre philoſophie, quelque perfectionnée qu'on la ſuppoſe, n'eſt qu'un pays fertile en hypothèſes, & tout-à-fait ſtérile en démonſtrations. On n'a pu même juſqu'ici en faire une ſur l'exiſtence de nos propres corps.

De quelle ſurpriſe ne ſommes-nous pas frapés à la vue d'un ſeul polype, qui renaît tout entier dans chaque partie qu'on diviſe ; & quel

découragement ne nous inſpire pas l'aſpect de ces mers peuplées de coquillages & d'animaux de toute eſpéce ! On a recours à la lune pour expliquer le flux & le reflux ; mais qui nous fera voir d'où naît cette ſympathie ? Il convient plutôt d'admirer, & de ſe taire. Que de merveilles depuis la baleine juſqu'au plus petit poiſſon ! quelles proportions, quelles gradations dans cette multitude d'êtres innombrables, qui reſpirent l'eau comme nous reſpirons l'air, qui trouvent la vie où nous trouvons la mort ! Entreprendrions-nous d'expliquer ces phénoménes ? Mais nous ignorons la qualité des fluides ; & nous avons beau en nommer les parties crochues ou cylindriques, nous

n'arrivons point jusqu'à leur véritable substance. Ainsi l'on effleure tout, & l'on n'approfondit rien.

L'air parsemé d'oiseaux, ne nous étonnera pas moins. Rien n'est plus singulier que de voir une petite machine toute vivante, se balancer dans les airs à l'aide des plumes & des vents, se soutenir dans un équilibre égal, & traverser des pays immenses par la seule impulsion d'un instinct qu'on n'a jamais pu définir, & qui va chercher des climats, ou plus chauds, ou plus tempérés.

Mais combien nos difficultés ne vont-elles pas s'accroître, si nous élevons notre vue vers le firmament! Ce nouveau monde, quoique centre du soleil, & d'une mul-

titude de lumiéres qui brillent par elles-mêmes, nous paroît encore plus obſcur que tout autre objet. Je n'ai pas voulu commencer par ce ſpectacle unique, crainte de deſeſpérer l'homme. Toutes nos recherches & toutes nos connoiſſances vont ſe perdre, lorſqu'il s'agit ſimplement d'une cométe. Oui, malgré l'œil pénétrant des Caſſini, on n'a pu encore déterminer précifément la cauſe de ces corps, tantôt chevelus & tantôt barbus.

Mais il n'eſt pas néceſſaire de recourir aux cométes, pour reconnoître nos doutes & notre ignorance. Depuis ſix mille ans les hommes voient les planétes; ils obſervent un ſuperbe pavillon ſuſpendu

sur leurs têtes ; & depuis six mille ans il balbutient, lorsqu'ils veulent en expliquer la structure & les mouvemens. Peut-être Descartes, avec sa matiére subtile, & Newton, avec son attraction, n'ont-ils pas même donné du vraisemblable ; & cependant, combien la vraisemblance est-elle souvent éloignée du vrai ! L'immobilité de la terre passoit pour démontrée, lorsqu'un Physicien s'éleva tout-à-coup dans Rome, & sappa sa démonstration. Mais la terre, toujours fidèle à sa marche, eut beau entraîner Galilée & ses Juges ; on n'en crut rien, parce qu'on regardoit la Philosophie de ce temps-là comme infaillible.

Un seul regard jetté vers le fir-

mament

mament au milieu de ces nuits étincelantes, confond & renverſe toute notre raiſon. Il ſemble que nous ne ſçachions plus alors ni où nous ſommes placés, ni où nous devons aboutir. Cahos inacceſſible à nos foibles idées, ciel toujours clair & toujours ténébreux, d'où empruntez-vous la rapidité de vos mouvemens, la régularité de votre cours, la vivacité de vos couleurs, la variété de vos nuances? Vous paroiſſez au matin vous fondre dans une roſée toute d'émeraudes, de ſaphirs & de rubis, & vous ſemblez au ſoir vous réſoudre en un ſerein qui nous pénétre, & nous imbibe d'une fraîcheur délicieuſe. Le matin vous faites briller la pourpre & l'or avec magnificence, & le ſoir

vous étalez l'argent & l'azur dans tout leur éclat. Etes-vous un assemblage de mondes errans, que l'Etre souverain conduit comme un berger conduit un troupeau, ou n'êtes-vous qu'un simple spectacle à nos yeux? Parlez. Ici, tout hors de moi-même, j'admire, je tremble, & je me tais...

Peut-être le soleil lui-même est-il l'habitation d'une espéce de créatures qui nous sont inconnues. Si nous n'étions pas accoutumés à voir des poissons respirer l'eau, aurions-nous jamais soupçonné cet élément propre à nourrir des êtres? Qui sçait donc si le feu n'a point cette vertu? Combien l'électricité ne nous a-t-elle pas offert de phénoménes qu'on ignoroit, &

combien n'en découvrira-t-on point par la ſuite ? C'eſt ainſi qu'on ſe confond & qu'on ſe perd, ſi-tôt qu'on veut s'arrêter ſur les objets qui nous environnent. Nous ne pouvons, à le bien prendre, avancer que des *peut-être*. La variété de tant de ſyſtêmes, ou ſur la conſtruction des cieux, ou ſur leur mouvement, ou ſur l'eſſence du feu, ou ſur ſes qualités, forme une telle confuſion, qu'il ne nous reſte, après bien des examens & des queſtions, que des doutes & des conjectures. C'eſt de cette obſcurité que naquirent les qualités occultes, ſi fameuſes chez les Anciens, & cette matiére premiére encore ſi célébre dans l'Ecole de Scot, & qui, ſelon ce Philoſophe, n'a ni figure, ni couleur.

On s'apperçoit que malgré notre ardeur à tout sçavoir, & à prétendre que nous sçavons tout, il faut continuellement nous arrêter. Nos Académies ont beau faire des démonstrations, & nos Observatoires nous fournir de temps en temps des argumens péremptoires & des raisons convaincantes, nous serons toujours contraints d'avouer qu'il y a dans le firmament un trésor de phénoménes & de merveilles, dont nous n'aurons la clef qu'à la fin du monde.

Ainsi, au-dessus de nos têtes, comme sous nos pieds; ainsi, hors de nous, comme au-dedans de nous, tout est énigme, & tout est mystére. Les Sciences, elles-mêmes, que nous encensons avec tant de respect,

ne ſont, pour l'ordinaire, que de belles opinions, colorées du nom de vérité. Combien le voile de la Métaphyſique n'a-t-il pas ſervi à faire révérer les écarts de l'imagination? Locke, Berklei, Leibnitz, en ſont des preuves bien frapantes. Combien de choſes incompréhenſibles dans les Mathématiques mêmes, & combien d'erreurs la corruption du cœur n'a-t-elle pas introduit dans l'Univers ſous le nom ſpécieux de Morale? La Philoſophie ſert tous les jours de prétexte à une foule de charlatans, pour débiter leurs menſonges & leurs paradoxes. Tous les jours la Rhétorique, à l'aide de quelques phraſes emphatiques, & la Poëſie, par le moyen de quelques rimes har-



monieuſes & bien cadencées, falſifient les choſes, traveſtiſſent les argumens en épigrammes, & éblouiſſent les foibles mortels.

On voit, de ſiécle en ſiécle, des Philoſophes s'élever au-deſſus de leurs Prédéceſſeurs, s'annoncer pour les Interprétes de la vérité même, & de ſiécle en ſiécle l'obſcurité ſe perpétue, & ſouvent s'accroît. La plupart de nos Sçavans ne paroiſſent que pour donner un démenti ſolemnel à toute l'antiquité, ſans avoir d'autres raiſons que beaucoup de charlatanerie & de hardieſſe. Nous ne découvrons jamais la lumiére qu'environnée de nuages, à peu près comme on voit la lune dans une nuit pluvieuſe ou pleine de brouillards.

Que ne dirons-nous point ici du temps qui nous emporte & qui nous consume, du temps qui, distribué en heures & en minutes, coule rapidement sous nos yeux, sans pouvoir être ni apperçu, ni senti, ni défini ? Nous nageons tous dans l'immensité de ce temps, comme dans une vaste mer, & ses flots qui se poussent & se repoussent sans cesse, vont se perdre on ne sçait où. Comment, en effet, le présent, qui est actuellement quelque chose, devient-il néant tout-à-coup ; & comment l'avenir, qui n'est encore rien, devient-il un être ? Si nous n'imaginions quelques époques pour nous souvenir du temps & pour le déterminer, il ne nous resteroit absolument rien de sa durée. Il

nous fait vivre, & il nous détruit; nous en jouissons, & nous ne sçavons ni ce qu'il est, ni où il existe. Le lendemain est aussi loin de nous que le terme de mille ans; & l'an prochain est plus près de nous que le jour d'hier. O prodige inconcevable, prodige toujours ancien & toujours nouveau!

Croiroit-on à présent que l'homme, qui ne sçauroit se définir lui-même, ainsi que tout ce qui l'environne & l'éclaire, prétend, au milieu des sentiers aussi ténébreux & aussi difficiles, connoître la Divinité sans nuages & sans mystéres? Voilà cependant les Déistes: ils ne rejettent la Religion révélée qu'à raison de ses mystéres, & ils se persuadent bonnement qu'il n'y en a point à

admettre un Etre ſouverain. Les myſtéres ſont toujours la pierre d'achoppement, & c'eſt uniquement ce qui nous diviſe d'avec les incrédules. Mais je vous le demande, eſprits ſuperbes & préſomptueux, vous qui prétendez nous ſervir de guide & de lumiére, concevez-vous donc un Dieu immenſe, éternel, infini, & ne trouvez-vous point de myſtéres dans l'idée de la Divinité? Avez-vous bien approfondi les abymes que renferme cette ſeule idée? Ne vous perdez-vous pas dans le torrent d'une immenſité ſans étendue, d'une éternité ſans commencement & ſans fin? Comment pourrez-vous comprendre un Dieu qui étoit en lui-même avant la création du monde,

un Dieu qui n'a pu ſe faire lui-même, & qui n'a pu être fait, un Dieu toujours exiſtant, ſans avenir & ſans paſſé, un Dieu agiſſant dans tout ce que nous voyons, & qui n'eſt rien de tout ce que nous voyons? O combien de myſtéres!

Dieu en lui-même. Quelle expreſſion, quelle immenſité, quel abyme! Dépouillons-nous pour un moment de la préſence de cet Univers, tâchons de l'oublier, ainſi que notre propre corps, & tranſportons-nous, s'il eſt poſſible, avant l'inſtant de la lumiére & du cahos; l'inſtant, en un mot, qui n'étoit point encore inſtant, le temps n'ayant point commencé; quelle image peuvent nous préſenter ce dépouillement & cette ſolitude? Nous figurerons-

nous le néant qui ne peut se figurer ? Nous représenterons-nous l'immensité qui ne se peut limiter ? Dieu en lui-même, Dieu toujours Dieu, toujours Etre nécessaire, toujours seul, & toujours se suffisant pleinement à lui-même. Il y a ici dequoi égarer la raison, la confondre & l'anéantir. Les paroles manquent ; il ne reste qu'une stupide admiration, & il ne faut pas aller plus avant, crainte de perdre l'esprit.

S'il y a donc tant de mystéres dans la seule idée de Dieu, les Déistes ont-ils bonne grace de nier la révélation à raison de ses mystéres ? Ils sont plus incompréhensibles, nous diront-ils, dans un Dieu en trois Personnes, un Dieu incarné

& mourant ſur une croix. Mais peut-on ignorer cet axiome, rèconnu dans toutes les Ecoles de Philoſophie pour inconteſtable ? Il n'y a point, en fait de Métaphyſique, d'infini plus grand l'un que l'autre : *Non datur infinitum infinito majus* ; d'où il s'enſuit néceſſairement que Dieu, conſidéré tel que les Chrétiens le croient, n'eſt ni plus incompréhenſible, ni plus infini que le Dieu des Déiſtes : *Non datur infinitum infinito majus*. Le Déiſme, lui ſeul, renferme les premiers myſtéres, ceux dont les autres ne ſont qu'une ſuite ; & on rejette notre ſainte Religion, parce qu'elle exige la foi. Quelle inconſéquence ! La raiſon des Déiſtes eſt autant confondue à la vue de Dieu, que la

nôtre au souvenir des mystéres que l'Eglise nous propose. On ne gagne donc rien en ne voulant croire qu'à demi, puisqu'il faut également dans la Religion des Déistes & des Chrétiens, faire le sacrifice de ses lumiéres, se taire & adorer.

Mais peut-être le Déiste se fera-t-il Athée pour se soustraire aux difficultés. Autre folie. Il n'y a pas moyen d'échapper. Un monde éternel, ou un monde qui s'est fait lui-même, c'est-à-dire, qui auroit été & qui n'auroit pas été, devient aussi difficile à concevoir, & même bien plus que l'existence d'un Dieu; car ici cela répugne. Un Temple, une maison, supposent nécessairement un ouvrier, dit Cicéron, & l'Univers entier ne seroit qu'un jeu du

hazard. Mais si ce prétendu hazard étoit le pere du monde, il en seroit, sans doute, le conservateur. Eh! comment alors tout subsisteroit-il dans l'ordre & dans la paix? Comment chaque semence & chaque plante conserveront-elles leur suc & leurs propriétés? Comment les solides ne se liquefieront-ils point? Comment la lumiére ne deviendra-t'elle pas ténèbres? Comment le soleil, nageant dans un fluide, ne s'échappera-t-il pas en torrens de feu, & ne viendra-t-il pas embraser la terre? Comment nos visages, qui, quoique composés d'une bouche, d'un nez, de deux yeux, d'un front, ne se ressemblent jamais, conserveront-ils la même différence & la même variété? Il

eſt donc quelque choſe de plus ancien que le monde, quelque choſe d'exiſtant par ſoi-même, d'invariable & de tout-puiſſant ?

O Sageſſe vraiment infinie ! faut-il donc percer tant de nuages pour vous entrevoir ? Vous êtes, ô mon Dieu, celui qui eſt, & nous ne ſommes rien, ou, tout au plus, un je ne ſçais quoi qui exiſte, & qui dans un moment paroît ne plus exiſter. Nous ne ſommes qu'une ombre de l'Etre, & nous bégayons devant vous, ſi-tôt que nous oſons parler de vos divins attributs. En vous tout eſt immenſe, en nous tout eſt borné. Il faudroit être vous-même pour pouvoir vous comprendre : nous ne pouvons dire, Puiſſance incompréhenſible, ni ce que vous

êtes, ni ce que vous faites en nous. Vous vous riez au plus haut des cieux, des portraits bizarres que tant de Religions diverſes oſent faire de votre Etre uniquement ſouverain, & ſouverainement adorable. Les uns confondent la Divinité avec les légumes de leurs jardins, & les autres la révérent ſous la forme d'un crocodile & d'un ſerpent. Un Peuple ſeul, au milieu des Idolâtres, confeſſe un Dieu pur eſprit; ſera-t-il difficile de reconnoître les vrais adorateurs?

Ici, les Déiſtes penſent avoir gagné leur procès. Ils entrevoient le culte de la nation Juive, & c'en eſt aſſez pour condamner tout culte. Oh! combien ils ſe trompent! Dieu n'eſt ni ſourd, ni muet; & un

Dieu qui ne se mêleroit ni des hommes, ni de leurs actions, un Dieu infini, qui mépriseroit des créatures à qui il a donné l'idée de l'infini, un Dieu qui laisseroit errer l'Univers à son gré, seroit un Dieu statue, & tout semblable au bois & à la pierre qu'adoroient les Payens. Mais si Dieu a daigné créer le monde, & daigne le conserver, comme les Déistes n'en disconviennent certainement pas, pourquoi ne daignera-t-il point s'intéresser à ses créatures, pour qui ce monde, quoi qu'on dise, paroît avoir été fait ? Des montagnes & des rochers, qui sont incapables de penser & de connoître l'action du Créateur, vaudroient-ils mieux que nous ? Non, sans doute. Cependant Dieu les conserve.

On va d'abyme en abyme, ſi-tôt qu'on n'écoute que ſes paſſions. Il faut avouer que nos Déiſtes ſont bien déraiſonnables : ils ne veulent point avouer un Dieu fait homme, parce que l'Incarnation, ſelon leur petite tête, eſt indigne de la Divinité, & ils ſoutiennent un ſyſtême qui rend Dieu auſſi foible & auſſi défectueux que nous : ils lui prêtent, en un mot, notre indolence, notre orgueil, notre incapacité. Je m'explique. S'il eſt vrai, comme ils le publient, que Dieu ſe trouveroit avili de prendre garde à nous, qu'il ſe laſſeroit à calculer les actions des hommes, & qu'il s'ennuyeroit de ces détails, voilà nos paſſions diviniſées : car à meſure que nous devenons riches & puiſ-

ſans, nous regardons comme une gloire de mépriſer nos égaux, nous nous livrons à la pareſſe, nous nous fatiguons dans des recherches : ainſi le Déiſte ſuppoſe en Dieu des paſſions & des vices mêmes, tandis qu'il juge l'humanité indigne de ſa grandeur; ainſi il dégrade l'Etre ſouverain, au moment même qu'il prétend l'exalter.

Non, il n'y a rien de plus grand & de plus conforme à la Divinité, que de la concevoir toujours agiſſante & toujours tranquille. Dieu regarde, à la vérité, le néant & l'être d'un œil indifférent; mais il ne ceſſe d'animer cet Univers comme l'ouvrage de ſes mains. Si une feuille s'agite, c'eſt lui qui la remue; ſi un grain de ſable change

de place, c'eſt lui qui le tranſporte. Il ſe promene, dit l'Ecriture, ſur les aîles des vents, il donne la nourriture aux petits des corbeaux qui l'invoquent, il dirige le vol du moindre moineau qui tombe ſur la terre, il ſçait le nombre de nos cheveux, il prend ſoin des lis de nos champs, il pare les fleurs de ſon éclat, & les hommes de ſes vertus. Le ſoleil n'éclaire que parce qu'il lui communique la lumiére, la terre ne produit que parce qu'il la rend féconde, la mer n'eſt captive que parce qu'il la retient, notre cœur ne palpite que parce qu'il le met en mouvement, notre corps n'exiſte que parce qu'il le conſerve. En Dieu, nous avons tous l'être & la vie : *In ipſo vivimus, movemur, &*

ſumus. Il eſt cette ſageſſe infinie qui ſe joue dans cet Univers : *Ludens in orbe terrarum* ; cette ſageſſe qui ſeme la pouſſiére dans les champs, & la lumiére dans les Cieux, qui fait couler les fontaines, reverdir les forêts, étinceler les aſtres. J'apperçois Dieu juſques dans le plus petit mouvement de mes doigts ; aujourd'hui il ouvre notre carriére, & demain notre tombeau ; par lui nous naiſſons, & par lui nous mourons.

Qu'il eſt beau de pouvoir ſe dire à ſoi-même : je ſuis en vue de Dieu, comme ſi j'étois ſeul dans l'Univers ; il préſide à mes penſées, il entend mes ſoupirs, il exauce mes vœux, il récompenſe mes travaux, il couronnera un jour ſes propres

dons en couronnant mes vertus ! Qu'il eſt beau & conſolant de me figurer cet Etre ſouverain occupé de chaque homme en particulier, ſans ſentir le poids d'aucune occupation, attentif à veiller ſur tant de Pays divers, & ſur tant d'actions différentes, ſans que cela puiſſe partager ſon attention ! Voilà ce qui s'appelle une idée de la Divinité, une idée noble & ſublime, & non pas la peinture qu'on oſe nous faire d'un Dieu ſourd & aveugle.

Ne prenons donc point le change, & conſidérons le Dieu des Déiſtes comme un Dieu qui n'exiſta jamais que dans la corruption de leur cœur. Ils ne veulent pas que celui qui a fait les oreilles, entende ; que celui qui a formé les yeux, voie ;

que celui dont nous ſommes le ſouffle & le tableau, prenne garde à ſon image. Leurs paſſions, qu'ils ne cherchent qu'à ſatisfaire, n'y trouveroient pas leur compte; & voilà pourquoi ils traveſtiſſent la Divinité d'une maniére ſi bizarre : ils en font un Etre tout commode & tout-à-fait aſſorti à leurs mauvaiſes inclinations.

Ah! ſi nous aviliſſons la Divinité, comme les Déiſtes le prétendent, en la faiſant intervenir dans toutes nos penſées & dans tous nos mouvemens, en la faiſant entrevoir dans tout ce qui reſpire & ce qui exiſte, il faudra convenir qu'il n'y a plus ſur la terre aucune notion de baſſeſſe & de grandeur, & que nos idées, là-deſſus, ne peuvent

être qu'arbitraires. Mais peut-être l'Incarnation, eſt-elle indigne du Dieu que nous adorons ; c'eſt ce qu'il faut examiner, quoique nous aurions maintenant le droit de nous écrier pour toute réponſe : O myſtére incompréhenſible ! Les Déiſtes n'auroient, ſans doute, rien à repliquer, puiſque nous les avons forcé à reconnoître des myſtéres de toutes parts. Mais ſi, ſelon ſaint Paul, on eſt redevable même aux inſenſés, nous avons égard à leur folie, & nous leur diſons que Dieu ne parut jamais plus grand que lorſqu'il s'incarna, plus triomphant que lorſqu'il expira. Ce n'eſt pas, ſans doute, un prodige de ſe repréſenter un Dieu tonnant dans les cieux, captivant les mers, un Dieu faiſant

du

du néant même l'ouvrage de ses mains. L'idée du Tout-Puissant emporte avec soi toutes ces merveilles. C'est par cette raison que les Peres de l'Eglise ont sagement appellé la Transfiguration, une cessation de miracles. Mais un Dieu pleurant dans un berceau & fulminant dans les airs, un Dieu éternel prenant naissance, un Dieu immense renfermé dans le petit espace d'un corps, un Dieu, la vie même, daignant s'allaiter & se nourrir; voilà des contrastes, qu'on peut nommer des choses qui surpassent l'intelligence des hommes & des Anges.

Les hommes ne pensoient qu'à la matiére, dont ils s'étoient rendus esclaves; leurs idées avilies par le

débordement de leurs passions & l'égarement de leurs sens, n'estimoient que les honneurs & les biens temporels. Les Philosophes, plus sages en apparence, mais pour le moins aussi insensés, se considéroient eux-mêmes, comme leur derniére fin, & ne connoissoient de mérite que l'orgueil. L'Univers devenu un Temple d'Idoles, sacrifioit au Démon, & à tous les vices les plus honteux. C'est au milieu de ces circonstances que l'Incarnation vient renverser toutes ces idées, qu'elle vient apprendre à l'homme que ce qu'il regarde comme sagesse, n'est que folie, qu'on ne peut être heureux qu'en se rapprochant du souverain bien. L'humanité dont Dieu veut bien se revêtir,

nous fait voir que l'homme eſt un objet précieux à ſes yeux, que nous ſommes nés pour arriver juſqu'à l'Etre éternel & infini dont nous avons les idées, & que l'humilité devoit réparer un monde que l'orgueil avoit perdu.

Une crêche & une croix deviennent une école ſublime, où, ſans ouvrages polémiques & ſans diſſertations, on apprend tout-d'un-coup que les Monarchies de la terre ne ſont qu'une ſcène de théatre, que l'or & l'argent n'ont rien de plus que la fange & la fumée, & que tout cet Univers n'eſt qu'un verre qui va tout-à-l'heure ſe briſer. Si Dieu fût né dans le ſein des richeſſes & des grandeurs terreſtres, il ſe ſeroit montré inférieur aux Philo-

ſophes mêmes, qui eurent le cœur aſſez ſublime pour mépriſer ces chiméres. Il falloit donc que l'Etre, qui ne pouvoit croître en s'élevant, crût, en quelque ſorte, en s'abaiſſant, ſelon la remarque de Saint Léon.

Le célébre Bourdaloue prouve, avec ſon éloquence ordinaire, dans ſon magnifique Sermon ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt, Sermon unique en ce genre, que le myſtére de la mort du Sauveur fut le triomphe de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe. Vous n'avez peut-être conſidéré juſqu'à préſent, dit ce fameux Prédicateur, la Croix d'un Dieu fait Homme, que comme un myſtére de baſſeſſe & d'humiliation; & je veux vous faire voir que la toute-

puiſſance d'un Dieu & toute ſa ſageſſe, ont concouru dans ce merveilleux événement : *Chriſtum crucifixum Dei virtutem, Chriſtum crucifixum Dei ſapientiam.*

On a preſque toujours excité votre compaſſion à la vue de ce myſtére, & moi je viens exciter votre admiration. Jeſus-Chriſt meurt, il eſt vrai; mais parce qu'il l'a voulu; il meurt, mais en Homme-Dieu, après avoir fait annoncer ſa mort & toutes les circonſtances, par une ſucceſſion de Prophêtes, pendant plus de deux mille ans, & après l'avoir prédite lui-même d'une maniére ſurprenante; il meurt, mais en faiſant des miracles qui déconcertent toute la nature & qui étonnent l'Univers, n'y eût-il que

l'éclipſe du ſoleil, arrivée dans la pleine lune contre toutes les régles, & atteſtée par les Payens mêmes; il meurt, mais plein de forces, & en jettant un coup d'œil ſur les Prophéties, pour voir ſi tout eſt accompli: *Conſummatum eſt*; il meurt enfin, mais en rendant l'infamie de ſa Croix le triomphe de la gloire, l'ornement des Empereurs, l'étendart des armées victorieuſes & le ſalut des Empires.

C'eſt par la mort du Sauveur, continue Bourdaloue, que nous avons appris à connoître ce que c'eſt que Dieu. C'eſt un Dieu qui ne peut être ſatisfait que par le ſacrifice d'un Homme-Dieu, un Dieu qui veut une victime d'un prix infini, un Dieu qui nous fait voir

combien le péché eſt énorme. Eſt-il poſſible que nous nous ſoyons ſcandaliſés de ce qui doit exciter éternellement notre reconnoiſſance ? *Indè homo adversùs Salvatorem ſcandalum ſumpſit, undè ei magis debitor eſſe debuit.*

Que les Déiſtes ne s'imaginent pas être les premiers qui ſe ſoient révoltés contre l'Incarnation : elle eſt une folie pour les Gentils, dit ſaint Paul ; & l'Héréſiarque Marcion, ſous prétexte d'un faux zèle pour la gloire de Dieu, parloit comme nos Déiſtes : ils ne ſont que ſon miſérable écho. Mais Rome devenue chrétienne, Rome ſuperbe, qui vouloit donner des loix à l'Univers & n'en recevoir de perſonne, ſoumiſe à l'adoration d'un Dieu

fait Homme, & changeant ſes trophées pour une Croix, ignominieuſe en apparence, & odieuſe à toutes les Nations, devient un argument invincible à la gloire de l'Incarnation. Quel Homme juſtifié, s'il n'avoit été Dieu, eût pu faire fleurir ſes humiliations & ſes opprobres dans le centre des villes les plus ſuperbes, & dans le cœur des plus orgueilleux conquérans! Voilà des faits; qui oſera les conteſter?

Tout le monde convient que dans le ſiécle d'Auguſte, le plus éclairé qu'il y ait jamais eu, parut un Homme évangélique, qui ſe donna pour le Meſſie par excellence, en un mot, pour le Fils de Dieu. Il ne s'agit donc plus que d'exami-

ner les caractéres de ce Messie. Il n'y a personne, que nos esprits présomptueux, qui ait osé parler contre lui. Toutes les Religions l'ont adoré comme Dieu, ou révéré comme Prophête. Les Idolâtres mêmes ont publié que s'il n'étoit pas Dieu, il étoit le plus grand Homme de bien qu'on ait jamais vu. Où est l'imposteur qui ait jamais recueilli des témoignages aussi honorables en sa faveur ? Où est l'imposteur qui nous ait donné le modèle d'une vie aussi merveilleuse ? Jesus-Christ, bon parent, bon ami, bon citoyen, console, guérit, pardonne, pleure, gémit : il ne prêche que l'obéïssance, la charité, l'humilité : son Evangile n'est que le langage de la paix & de la vérité ;

de maniére qu'à ne le considérer que comme un Ouvrage humain, c'est l'Histoire la plus impartiale qu'on ait jamais vue. Les Evangélistes ne dissimulent rien ; ils ne s'étudient point à relever leur divin Maître ; ils parlent de ses foiblesses apparentes, & ils publient eux-mêmes leurs propres défauts. Ils annoncent que Judas trahit son Maître, que Pierre le renia, & que tous ses Disciples l'abandonnérent. Point d'imprécations contre les Juifs : Ils parlent des humiliations du Sauveur & de son crucifiement, sans dire la moindre invective contre les Juges & les bourreaux. Je défie qu'on trouve jamais une Histoire plus impartiale & plus pleine de candeur.

Au reſte, quelle preuve ont les Déiſtes, que l'Evangile ſoit une invention purement humaine ? Car enfin, pour nier un fait auſſi public que la venue du Meſſie, & auſſi éclatant que ſa divine Miſſion, il faut avoir des preuves ; autrement on parle en inſenſé. Cite-t'on quelque Auteur contemporain qui contrediſe le langage des Evangéliſtes, & qui le déclare une impoſture ? Combien d'Ecrits & de témoignages, de toute eſpéce, n'auroit-on pas produits, pour infirmer une choſe de cette importance, ſuppoſé qu'elle eût été fauſſe ! Nous devons donc répondre aux Déiſtes, que les Ecrivains ſacrés ne ſont pas les impoſteurs, mais ceux qui avancent de pareilles inepties ſans preu-

ves & ſans fondement. C'eſt ainſi que l'incomparable Auguſtin répond aux Juifs, qui prétendoient qu'on avoit dérobé le Corps de Jeſus-Chriſt pendant que les Gardes dormoient. C'eſt préciſément vous-mêmes qui avez dormi, leur dit-il, de citer des témoins endormis : s'ils dormoient véritablement, comment ont-ils ſçu qu'on a volé le corps du Sauveur ? & s'ils ne dormoient pas, pourquoi ne l'ont-ils pas empêché, & n'ont-ils pas été punis ? *Mentita eſt iniquitas ſibi.*

Mais que nous dit l'Evangile ? Que Jéruſalem ſera totalement détruite : ce fait n'eſt-il pas arrivé ? ou il faut bruler toutes les Hiſtoires. Que les Juifs ſeront diſperſés

par toute la terre : ce fait n'eſt-il pas encore arrivé ; & avons-nous beſoin d'autre témoignage que nos propres yeux ? Que la doctrine du Meſſie ſera prêchée dans tout l'Univers, malgré les obſtacles & les contradictions : en peut-on douter ? Qu'il y aura des héréſies & des ſcandales, & que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Egliſe : il y a bien-tôt deux mille ans que ce prodige s'accomplit. Qu'il viendra un temps où Jeſus-Chriſt trouvera à peine de la foi ſur la terre : c'eſt à vous à nous dire ſi cela eſt vrai ou non, vous, Apôtres du Déiſme, qui travaillez, de jour en jour, à éteindre cette foi, qui dans des Ecrits ſemés à deſſein, & dans des converſations impies, animées

par la force des passions, faites vos efforts pour sapper un édifice que vous croyez fondé sur le sable. Mais que vous vous trompez ! L'Eglise, toujours la même, ne cesse & ne cessera jamais, malgré vos indécentes clameurs, de chanter ses hymnes en triomphe à la gloire de Jesus-Christ, notre vie, notre salut & notre espérance, & de les terminer par ces paroles, qui sont votre honte & votre desespoir : Gloire au Pere, au Fils & au Saint-Esprit, comme c'étoit au commencement, comme cela est maintenant, & comme cela sera dans les siécles des siécles : *Sicut erat in principio, & nunc, & semper, & in sæcula sæculorum.*

Ainsi les incrédules, en combat-

tant l'Evangile, en confirment la vérité. Ils sont ces nuées sans eau, ces arbres morts & déracinés, ces flots de la mer couverts d'une affreuse écume, ces astres errans, qui, selon l'Apôtre saint Jude, doivent avoir pour fin des ténèbres & d'horribles tempêtes : *Nubes sine aquâ quæ à ventis circumferuntur, arbores autumnales infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ, fluctus feri maris despumantes confusiones suas, sidera errantia, quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* Qu'on lise saint Paul, & par-tout on trouvera les Déistes désignés, & les progrès de leurs impiétés marqués, pour ainsi dire, de siécle en siécle, jusqu'à l'Apostasie que doit exciter l'Antechrist. C'est un mystére d'i-

niquité, qui ayant commencé depuis le temps de Jeſus-Chriſt même, s'accomplit de jour en jour, juſqu'au temps où Dieu viendra dans ſa gloire, écraſer les pécheurs, & couronner les Elus. Les Juifs ne veulent pas reconnoître le Meſſie, tandis qu'ils conſervent précieuſement les Livres qui l'annoncent, & qui en ſont le plus fort témoignage ; & les Déiſtes blaſphêment contre Jeſus-Chriſt même, parce qu'ils ignorent que leurs blaſphêmes ſervent à l'accompliſſement de l'Evangile.

Eh quoi ! les Déiſtes ſeront les ſeuls dans l'Univers qui connoîtront ce qui convient à Dieu, qui détermineront ſes dégrés de grandeur & de majeſté, & qui lui aſſigneront

des moyens d'agir ! Vous ne fûtes donc que de foibles esprits, vous Moïse, Daniel, Isaïe, Jérémie, David, lorsque dans vos prophéties & dans vos cantiques vous osâtes prédire le Messie, annoncer à toute la terre son ineffable Incarnation, & nous la représenter comme le chef-d'œuvre des merveilles du Tout-Puissant. Mais qui oseroit tenir un langage aussi extravagant? Où trouver des idées plus sublimes de la Divinité, des expressions plus magnifiques en l'honneur du Saint des Saints, que dans les Pseaumes ? Cependant *ils* parlent tous de Jesus-Christ ; ils n'ont que lui en vue ; de maniére que David paroît être un cinquiéme Evangéliste plutôt qu'un Prophête : il semble

qu'il a déja vu le myſtére de la Rédemption s'accomplir, & qu'il en rapporte l'hiſtoire & les circonſtances.

Qui parla plus dignement de Dieu que Baſile, Chryſoſtôme, Auguſtin? Leurs Ouvrages, dit le célebre La Bruyere, ſont traités de puérilités par nos eſprits forts, qui ne les ont jamais lus, tandis qu'ils paroiſſent, avec raiſon, une ſource féconde de lumiéres & de beautés aux yeux de ceux qui les méditent. Je défie le plus habile Poëte de nous donner des idées de la majeſté de Dieu, ſemblables à celles qu'on trouve dans les Peres de l'Egliſe & dans les Prophêtes. Que les Déiſtes ſe taiſent donc, & qu'ils rougiſſent d'avoir dit qu'on ravale la Di-

vinité, lorſqu'on croit qu'elle s'eſt revêtue de notre humanité.

Il me ſemble entendre ici tous les *pourquoi*, dont les Déiſtes ont coutume de ſe ſervir, pour anéantir la révélation. *Pourquoi*, nous diſent-ils, *Dieu, qui pouvoit ſauver le monde par ſa ſeule volonté, ne l'a-t'il pas fait? Pourquoi Dieu, qui a créé tous les hommes, & qui les a rachetés, n'en ſauvera-t'il qu'un petit nombre? Pourquoi Jeſus-Chriſt, venant ſur la terre, n'a-t'il pas fait de ſa venue une démonſtration évidente qu'on ne pût conteſter? Pourquoi, &c.....* Ici j'arrête les Déiſtes, & je leur réponds: Si toutes ces queſtions doivent, ſelon vous, nous empêcher de reconnoître l'Incarnation, comment admettez-vous l'exiſtence

d'un Dieu créateur & conſervateur de cet Univers ? Car je puis uſer de repréſailles, & vous embarraſſer par autant de *pourquoi* que vous m'en avez dit. Pourquoi, vous repliquerai-je, Dieu en nous mettant ſur la terre, a-t'il permis que le plus grand nombre fût malheureux, tandis qu'il n'y a que quelques hommes privilégiés qui jouiſſent de la ſanté, des richeſſes & des honneurs ? Pourquoi tant de montagnes dans l'Univers qui ne ſervent à rien, & tant d'inſectes & d'animaux horribles, venimeux & malfaiſans ? Pourquoi des êtres tels que nous, émanés d'un Dieu qui eſt toute bonté, ſommes-nous ſujets à la douleur, à la miſére, à la mort ? On voit, par ces repliques,

qu'il y a par-tout des myſtéres, qu'une intelligence auſſi bornée que la nôtre, ne peut ni ne doit pénétrer. On voit que les myſtéres ne ſont pas des preuves contre la révélation, puiſque la ſeule idée d'un Dieu, comme nous l'avons déja dit, en renferme une multitude.

Nous ſommes certains que nous avons une révélation, & mille faits nous le confirment. C'eſt ſur elle que nous fondons toute la Religion Juive & Chrétienne. Comment s'y prendra-t-on pour nous prouver le contraire? Croirons-nous plutôt à quelques étourdis ſans ſcience & ſans moeurs, qui depuis vingt ans paroiſſent dans nos Villes, qu'à des millions d'hommes, génies du pre-

mier ordre & d'une vertu reconnue, qui nous ont enſeigné les grandes preuves de notre Religion? Ah! ſi nos incrédules, qui la plupart vivent en bêtes, ſans ſe mettre en peine d'où ils viennent & là où ils doivent aboutir, ſont les Docteurs qu'on doit écouter, bientôt la terre deviendra l'aſyle de tous les crimes, & notre raiſon une véritable folie. Cependant ils ſe croient les hommes les plus éclairés qu'il y ait jamais eu, au point de ſuppoſer aveugles & imbécilles tous ceux qui ont ſuivi Moïſe & Jeſus-Chriſt. Combien de fois n'ont-ils pas oſé répandre que Moïſe, en habile Phyſicien, avoit recours à des ſecrets naturels, tantôt pour faire croire aux Juifs que de l'eau

ſortoit d'un rocher, que certains feux errans étoient une colomne de feu tracée dans le Ciel, & tantôt que le flux & reflux de la mer étoit un chemin miraculeux ? Mais ne nous abuſons pas. Les hommes n'ont-ils donc été clairvoyans que dans notre ſiécle ? Comment, on nous perſuadera que le flux & reflux aura paſſé pour un prodige aux yeux de tout un Peuple accoutumé à voir des flots, & que quelques fanaux auront pu éblouir des hommes de tout âge & de tout ſçavoir ?

Moïſe ne fut-il pas continuellement environné de ſéditieux & de murmurateurs, & prit-il jamais ce ton timide qui convient ſi fort aux impoſteurs qui craignent d'être dé-

couverts? Il y avoit alors parmi les Juifs, comme aujourd'hui parmi nous, des perſonnes capables de confondre Moïſe & ſes ſtratagémes, & de le rendre auſſi-tôt la victime & la riſée de toute la Nation. Il faut, en vérité, bien peu connoître le cœur humain, pour oſer avancer de pareilles pauvretés, & avoir bien peu de raiſon, pour croire qu'on renverſera la foi par de ſemblables inepties. C'eſt vouloir détruire les miracles, par des choſes tout-à-fait incroyables. D'ailleurs, quelle preuve a-t-on que Moïſe ait agi de la ſorte, & que le Peuple Juif ait été la dupe de ſes ſuperchéries? A-t-on le témoignage de quelques contemporains du Légiſlateur, qui l'accuſent comme impoſteur?

teur ? Car s'il ne s'agit que de nier pour avoir raiſon, quelle certitude trouvera-t'on dans l'Univers ?

Vouloir conteſter la révélation, c'eſt donc vouloir s'engager dans un labyrinthe de difficultés, & faire preuve de folie. L'homme conçu dans le péché originel, dit Paſcal, eſt un grand myſtére ; mais l'homme ſans le péché originel, ſujet à la concupiſcence, au péché & à toutes les miſéres de cette vie, eſt un myſtére encore bien plus grand. C'eſt de-là que Manès tiroit ſes deux principes, l'un auteur du bien, & l'autre auteur du mal. On ne ſe débarraſſe point des myſtéres, en ſe rendant Athéiſte ou Déiſte.

Celui qui paroît le plus révoltant dans notre Religion, c'eſt l'Eu-

chariſtie : auſſi fut-il la grande pierre d'achoppement il y a deux ſiécles, & l'occaſion de la rupture la plus éclatante entre les Catholiques & les Proteſtans. Cependant, ſans vouloir entreprendre d'expliquer une merveille ineffable, & tout-à-fait incompréhenſible, on peut dire que nous avons tous les jours en nous-mêmes une image bien vive de ce divin myſtére. La tranſubſtantiation eſt le changement du pain & du vin dans le corps & dans le ſang de Jeſus-Chriſt. Mais ce changement n'arrive-t'il pas continuellement en nous ? Le pain que nous mangeons journellement, & le vin que nous buvons deviennent notre propre ſang, nos os, nos muſcles, nos nerfs, en un mot, notre chair,

Ce changement ſe fait en nous, il eſt vrai, par une digeſtion, & par la ſucceſſion de pluſieurs cauſes occaſionnelles qui agiſſent en nous; au lieu que dans l'Euchariſtie, la ſubſtance du pain eſt totalement anéantie par le ſeul vouloir efficace de Dieu. Mais convenons, du moins, que l'une & l'autre maniére ſont admirables & myſtérieuſes.

J'apperçois Dieu plus grand ſous la forme du pain & du vin, qu'au milieu des lumiéres du Ciel étoilé, ou des flots d'une mer écumante. Plus on penſe au ſilence de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, & plus on trouve cette merveille digne de Dieu : car enfin, que voudroit-on pour annoncer ſa majeſté dans ce Sacrement? Des rayons? Mais le

ſoleil, qui doit périr, en répand de toutes parts. Des tonnerres ? Les exhalaiſons de la terre en produiſent tous les jours. Le mal eſt que nous voudrions appercevoir en Dieu nos inquiétudes, nos impatiences, en un mot, nos paſſions; & parce que nous aimons à nous venger, nous voudrions auſſi qu'il ſe vengeât ſur le champ : ainſi nous voudrions voir, de temps en temps, ſortir de ſon tabernacle des torrens de foudre ou de feu. Mais cette divine patience avec laquelle Jeſus-Chriſt, ſous la figure d'une ſimple Hoſtie, voit couler les ſiécles & les générations, les pompes & les folies du monde, les crimes & les révolutions de l'Univers ; cette patience que nous prenons pour foi-

blesse, est précisément son triomphe : elle fait voir que Dieu est patient, parce qu'il est éternel, comme le dit admirablement saint Augustin : *Patiens, quià æternus* ; que mille ans devant lui sont comme le jour d'hier, & que quiconque l'outrage sera puni tôt ou tard, & ne peut fuir.

Je sçais que ce terme d'outrager révolte furieusement nos Déistes, eux qui jaloux, en apparence, de la grandeur de Dieu, se croient choisis pour en soutenir les droits. Certainement la gloire du souverain Etre n'a pas besoin de ses créatures, & elle est indépendante de leurs hommages, où de leurs irrévérences. Mais cela empêche-t'il que nous ne puissions défigurer les

traces d'un original dont nous sommes la copie, que nous ne nous opposions à la volonté de Dieu, & que nous ne troublions l'ordre qu'il a établi ? Il n'est point étonnant que les Déistes se croient un objet tout-à-fait indifférent aux yeux de Dieu : ils assujettissent leur ame aux passions les plus honteuses, ils la confondent avec leurs sens, & ils ne la nourrissent que de frivolités. Elevons nos pensées au-dessus des étoiles, répandons-nous dans l'immensité des esprits, dégageons-nous de la matiére, méditons les années éternelles, étudions les sciences les plus sublimes, regardons cet Univers comme un atome, & nous verrons si nos ames sont indignes de l'attention de Dieu.

Elles feront à jamais son chef-d'œuvre, & un chef-d'œuvre si frapant, que des Philosophes sans nombre croiront les hommes autant de dieux.

Mais où nos incrédules ont-ils trouvé que l'esprit étoit une chose vile, & que la matiére qui ne peut se mouvoir, pouvoit penser ? Je parle ici aux Matérialistes. Mille années d'étude ne suffiroient pas pour nous faire connoître un seul grain de matiére dans toutes ses parties & dans son essence, & un jeune homme de vingt ans voudra nous prouver que la matiére pense ? Ecoutons ses raisons. C'est parce que je ne connois point toutes les propriétés de la matiére, nous dira-t'il, que je conclus qu'elle peut

penser, & que finalement elle pense. Ah ! la belle chûte ! la merveilleuse conséquence ! Ne faut-il pas avouer que voilà un raisonnement bien clair & bien solide ? Telle est cependant la grande preuve qu'on apporte en faveur de la matérialité de l'ame; tel est le doute que Locke a proposé comme une espéce d'argument. Mais comment l'ame, ajoute-t-on, étant tout esprit, pourroit-elle agir sur le corps ? De la même maniére, doit-on répondre, que Dieu agit sur un Univers tout terrestre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en preuves, pour assurer la distinction de l'ame & du corps, nous dirions que l'esprit se promene souvent à mille lieues de notre corps; nous dirions que les vieillards mêmes,

qu'on cite comme un témoignage de l'anéantissement de l'ame, en démontrent plus que personne la spiritualité, & conséquemment la durée. Le souvenir qu'ils ont de leurs premiéres années, transporte continuellement leur esprit au-delà de soixante & quatre-vingt ans, de maniére qu'on croiroit souvent leur ame & leur corps de deux siécles différens. L'un gît comme une masse, & ne s'occupe que des besoins journaliers, & l'autre ne pense qu'à des objets tout-à-fait éloignés.

Hélas, Dieu nous auroit bien trompé, si notre ame n'étoit pas immortelle. Il a imprimé tellement cette idée dans nos esprits, qu'il n'y a point de Peuple qui n'ait eu cette opinion. Elle est, comme celle de

l'exiſtence de Dieu, répandue de toutes parts. Cette frayeur qu'on a pour les fantômes, & ces fables ſur l'apparition des Revenans, qu'on trouve inculquées dans l'eſprit de toutes les Nations, ſont autant de preuves qu'on croit & qu'on a toujours cru l'ame immortelle. Car pourquoi n'a-t-on pas peur des animaux qui meurent ? Pourquoi ne ſuppoſe-t'on pas les chevaux ou les chiens capables de revenir & d'apparoître ? Comment, Dieu nous auroit donné l'idée de l'infini, & nous n'en jouirions jamais ? Il nous auroit donné le droit d'égorger les bêtes, qui ſeroient nos freres & nos ſœurs ? Il traiteroit également les bons & les mauvais ? Que dis-je ? les hommes pervers abonderoient

d'honneurs & de richesses, & les hommes vertueux seroient dans la misére & dans le mépris ? Voilà les belles idées que les Matérialistes nous donnent de la Divinité : car si l'ame est matiére, elle a des parties, & conséquemment elle doit périr : *Corpus autem interire necesse est.* Cicéron.

O précieuse immortalité de mon ame ! Quand même, par impossible, vous ne seriez qu'une illusion, je vous aimerois, & je vous préférerois à tous les biens de cette vie. On court tous les jours à travers le fer & le feu pour mériter une immortalité chimérique, une immortalité de quelques jours, si l'on peut parler de la sorte, & on oublie celle de l'ame, quoiqu'elle soit

réelle, & démontrée à chacun de nous par la conviction d'un ſens intime que nous ne ſçaurions jamais étouffer. Quelle gloire & quel avantage y a-t-il donc à publier que vous devez périr, ô ame merveilleuſe, que vous devez vous éteindre, vous qui êtes une flamme toute pure & toute céleſte! Ah! ſi jamais cette monſtrueuſe erreur venoit à prévaloir, le domeſtique tueroit ſon maître comme un animal, le fils égorgeroit ſon pere comme le loup dévore un agneau, toutes les vertus ſe confondroient avec les vices, & il ſeroit égal, comme le prouve fort bien l'admirable Auteur de l'Anti-Lucréce, d'être honnête homme ou ſcélérat.

Voilà pourquoi nos Ecrivains ſa-

criléges publient que la Religion est une simple politique. Mais falloit-il que Dieu établît une Religion qui eût permis au fils de se révolter contre son pere, au Sujet de résister à son Roi, au domestique de voler son maître? La Religion n'est-elle pas une société composée d'hommes qui doivent tous concourir au bon ordre? Et parce qu'elle a pour objet le bonheur & la paix des Citoyens, doit-elle passer pour une politique humaine? Mais quand même cela seroit, on ne voit point la part que les mystéres pourroient avoir à cette politique. En effet, l'Univers n'a pas besoin pour être tranquille & soumis, d'adorer un Dieu incarné, un Dieu crucifié, un Dieu caché sous

les espéces d'un pain. Il n'y auroit que la morale & l'espérance d'un Paradis, ainsi que la crainte d'un Enfer, qu'on pourroit dire nécessaires pour contenir les Peuples. Si des hommes avoient imaginé la Religion Chrétienne, il n'y auroit pas tant de contradictions apparentes, ni tant de choses capables d'humilier la raison, & de la révolter.

Supposons, pour un moment, que le Messie, en venant parmi les Juifs, eût assemblé nos Déistes, & qu'il leur eût communiqué son projet, en demandant leur conseil, & en leur disant: je veux établir une Religion qui contredira toutes les passions, qui déclarera heureux ceux qui pleurent, & qui ne promettra des récompenses qu'à ceux

qui souffrent & qui se mortifient : je choisirai douze hommes de la lie du Peuple, qui n'auront ni politesse, ni sçavoir, pour qu'ils prêchent mon Evangile : je leur ordonnerai d'aller convertir l'Univers, sans autre secours que ces paroles : Allez & baptisez : je me ferai condamner à la mort, & attacher à un infame gibet, & je prétends que ce gibet deviendra un objet de triomphe, par la suite, dans toutes les parties du monde : je prédirai la ruine de la Synagogue, malgré tout son éclat : j'annoncerai que ce Peuple, au milieu duquel je parois, sera dispersé, & que la superbe ville de Jérusalem sera détruite : je publierai que je dois ressusciter le troisiéme jour

après ma mort, & j'engagerai bien mes Disciples à le divulguer : j'annoncerai enfin que mon Evangile sera prêché jusqu'à la fin des siécles, & qu'il n'y aura personne de sauvé que ceux qui croiront en mon nom.

Ici, je demande ce qu'auroient répondu les Déistes. Il n'y en a pas un qui n'eût dit au Messie : Votre projet est des plus insensés. Vous faites tout le contraire de ce qu'il faut pour réussir. Il ne vous restera pas un seul Disciple après votre mort, & le supplice honteux que vous souffrirez, vous rendra odieux à toutes les Nations. Cependant tout est arrivé comme Jesus-Christ l'a prédit ; il n'en manque pas un seul iota. Que repliquer ? Que la sagesse divine se joue de la sagesse hu-

maine,& que le doigt de Dieu ſe fait ici ſentir de la maniére la plus frapante & la plus merveilleuſe : *Hic digitus Dei eſt.* La Religion Chrétienne a donc pris naiſſance au milieu des obſtacles & des difficultés.

Quel nouveau poids le témoignage des Martyrs ne lui donnera-t-il pas ? Les incrédules ne ſe laſſent point de crier à toute force, que chaque Religion a eu les ſiens ; mais qu'ils ſe trompent ! Toutes les Sectes ont eu de faux Apôtres, trompeurs ou trompés, & il n'y a que le Chriſtianiſme ſeul qui puiſſe ſe vanter d'avoir des Martyrs. Martyr, ſelon toute la force du Grec, ſignifie témoin; & où trouver ces témoins, ſi ce n'eſt dans le ſein de notre Religion ? Les Diſciples du Sau-

veur, toujours présens à ses merveilles, ont vu & touché de leurs mains : *Quod vidimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ, annuntiamus vobis.* Cinq cens freres voient plusieurs fois le Sauveur ressuscité, mangent avec lui, & meurent tous en témoignage de cette vérité. Mahomet nous dira, tant qu'il lui plaira, qu'il a pénétré jusqu'au septiéme Ciel. Quelle preuve en avons-nous ? Jesus-Christ monte aux Cieux en plein jour, & à la vue de ses Apôtres, qui furent les premiers anneaux de cette chaîne d'hommes vénérables, dont les lumiéres & les vertus se sont perpétuées jusqu'à nous.

Nous n'avons pas besoin, à l'exemple des Déistes, d'interpré-

ter les intentions, pour ſuppoſer des Chrétiens; car ces Meſſieurs, honteux de leur petit nombre, qui ne s'eſt accrû que depuis vingt à trente ans, publient hardiment que tous les hommes de génie ont toujours penſé comme eux. Mais cela n'eſt point étonnant. Quand on prétend connoître la Divinité, on peut bien ſçavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur des hommes. Voilà comme l'on s'égare, ſitôt qu'on quitte les ſentiers de la vérité: on n'avance que des paradoxes & des inepties.

Nous pouvons encore en voir la preuve dans ce que les incrédules penſent du culte extérieur. Ils ſont plus ſenſuels que perſonne; puiſque la plupart d'entre eux croient l'ame matérielle, & ils ne

peuvent ſouffrir l'exercice des ſens dans celui de la Religion. Eh! comment, nous aurons des yeux, une bouche & des oreilles, pour voir, parler, entendre & pour nous communiquer nos penſées, & nous ne pourrons exprimer au dehors nos ſoupirs, nos priéres & nos vœux? Ne jugeons-nous pas des hommes par l'extérieur? & notre ame n'eſt-elle pas pour l'ordinaire, toute recueillie quand nos ſens ſe taiſent, & toute en action, quand ils agiſſent? Notre corps eſt l'interpréte de l'ame; & ſi Dieu l'a créé, ainſi que notre eſprit, il doit ſe courber & ſe plier, pour exprimer, à ſa maniére, notre reſpect & notre reconnoiſſance. Nous ne jouiſſons de cet Univers terreſtre, que par la mé-

diation de nos ſens ; & ſi Dieu s'eſt incarné pour ſe rendre ſenſible à nous ; il faut que ſa Religion ſoit pareillement ſenſible.

Auſſi voyons-nous que l'huile, l'eau, le pain & le vin ſont devenus, par un ordre formel de Dieu même, des ſignes qui nous annoncent ſa préſence & ſa grace. Il me ſemble entendre le Sauveur des hommes prononcer ces paroles : Qu'y a-t-il de plus beau ! Je choiſirai tout ce qui environne mes créatures, pour en faire autant de moyens de ſalut ; & comme elles aiment les choſes viſibles, j'attacherai à ces choſes même des vertus capables de ſanctifier ; je rendrai le bois un inſtrument de miſéricorde ; je donnerai à l'eau une force générative, capable

de faire des Chrétiens ; je communiquerai à l'huile une vertu plus puissante que celle de sacrer les Rois ; je ferai du pain, qui est une nourriture commune, un pain substantiel & tout de vie, capable de ranimer la cendre de ceux qui l'auront goûté ; je changerai le vin en mon propre sang. Ainsi Dieu se sert & s'est toujours servi de ce qu'il y a de plus méprisable, pour opérer les plus grands prodiges : ainsi celui qui a créé l'Univers de rien, se plaît à employer les plus petites particules de ce même Univers pour en faire des miracles, & en former un culte analogue à notre double substance, l'ame & le corps.

Combien n'y auroit-il pas de superstitions dans le monde, sans ce

culte preſcrit par Jeſus-Chriſt même ? Mais Dieu a parlé aux hommes, & il leur a recommandé une Religion toute ſainte, qui après avoir conſacré des fruits dans la Loi de nature, enſanglanté des Autels dans la Loi écrite, vient embraſer des cœurs dans la Loi de grace. Eh ! à qui appartiennent ces cœurs, ſinon à l'Etre qui les a formés ? Combien les hommes ne ſont-ils pas injuſtes ! Ils oſent tous les jours uſurper l'empire d'une créature qu'ils idolâtrent, dominer dans ſon cœur ſans partage, & ils diſputent à Dieu même les droits inconteſtables qu'il a ſur nous. Ils publient que nous ne devons point lui ſacrifier, ni nos facultés, ni notre vie, nous qui ſommes entre ſes mains,

comme un vaſe de terre entre celles du potier, nous qui ne reſpirons que par lui & qui n'exiſtons qu'en lui. O hommes ingrats ! juſqu'à quand méconnoîtrez-vous les bienfaits du Créateur ? juſqu'à quand ignorerez-vous ſon Fils, notre divin Médiateur, le plus riche de tous les dons qui vous ait jamais été accordé?

Il ſuffit de réfléchir, pour appercevoir la vérité de notre ſainte Religion : elle nous préſente une chaîne de preuves & de faits depuis Adam juſqu'à nous, qui nous étonne & qui nous ravit; elle nous enſeigne une doctrine toute céleſte, & elle nous promet des récompenſes capables de remplir le cœur le plus avare & le plus immenſe; elle eſt pleine de myſtéres, nous répéte-

t'on

t'on encore ; mais nous l'avons vu. Où n'y en a-t'il pas ? Qu'on croie entiérement, qu'on ne croie qu'à demi, ou qu'on ne croie rien, qu'on pense comme les Déiſtes, ou comme les Athéiſtes, par-tout il y a des énigmes. Ferons-nous comme les Pyrrhoniens, qui paſſérent leur vie à douter, & qui, au moment qu'ils prétendoient douter de tout, étoient, au moins, aſſurés qu'ils doutoient ? D'où ſaint Auguſtin conclut que leur doute ne pouvoit être univerſel.

Si l'on veut abjurer le Déiſme pour embraſſer la Religion Juive, voilà de nouvelles difficultés ; difficultés qu'on ne pourra jamais réſoudre, ſans reconnoître la venue du Sauveur ; car enfin il faut rai-

ſonner. Les Grecs, les Romains; en un mot, tous les Peuples ſe ſont perdus par la ſuite des temps, dans de nouvelles colonies; de maniére qu'on ne trouve plus aucun veſtige des Nations les plus fiéres & les plus floriſſantes: elles ſe ſont incorporées avec des générations toutes différentes, juſqu'au point de perdre leurs mœurs & leur nom. Ainſi tous les jours, dans nos jardins, un arbuſte ſauvage devient arbre fruitier. Comment donc les Juifs ont-ils pu ſeuls, au milieu des révolutions qui ont changé la ſurface de la terre & altéré le génie de tous les Peuples, conſerver leurs uſages & leur qualité? Comment, par-tout odieux & par-tout diſperſés, ont-ils vécu juſqu'à nous, ſans

ſe mêler avec d'autres Peuples ? Comment, malgré toutes les richeſſes qu'on leur connoît, & malgré leur grand nombre, n'ont-ils pu ſe rendre maîtres de quelque Principauté, & devenir Souverains ? On les voit, par-tout timides & par-tout tributaires, porter ſur un viſage hideux, & qu'on démêle au milieu de la foule, les marques de la vengeance divine. A peine l'Angleterre voulut-elle, il y a quelques années, les admettre à jouir des priviléges accordés aux Citoyens, que la Nation Angloiſe, prête à ſe révolter, s'y oppoſe. Si l'on ne reconnoît pas ici le doigt de Dieu, il faut être bien aveugle. Ils ſont parmi nous, ces Juifs, & toujours Juifs, comme des monumens



éternels de la venue du Meſſie, & des pierres d'attente qui doivent rentrer un jour dans l'édifice de la nouvelle Jéruſalem.

Si les incrédules doutent de ces faits, dit Mr Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, qu'ils réuniſſent leurs forces pour rétablir les Juifs, pour les incorporer avec nous, & pour éprouver s'ils feront mentir la Prophétie, qui a annoncé depuis tant de ſiécles la diſperſion d'Iſraël. Nous donnons ce défi aux incrédules, & juſqu'à ce qu'ils l'ayent rempli, ils voudront bien que nous regardions leurs objections comme des paroles perdues.

Si nous jettons maintenant un coup d'œil ſur les Mahométans, qu'y verrons-nous? Une Morale

toute voluptueuſe & toute ſenſuelle, que toutes les Religions proſcrivent; une Parodie ridicule de la ſainte Ecriture, qu'on a traveſtie & qu'on n'a fait croire qu'à force d'armes; de ſorte que ſans la Bible & le nouveau Teſtament, l'Alcoran n'eût jamais exiſté. Voilà comme on abuſe des choſes les plus ſaintes.

Les abſurdités qu'on trouve parmi les Sectes hérétiques, ne ſont pas moindres. C'eſt auſſi l'Evangile corrompu qui les retient dans le ſchiſme affreux, où ils vivent dans une malheureuſe ſécurité. Ils ont accommodé l'Ecriture d'une maniére qui favoriſe leur indépendance & leurs paſſions, & ils y ont vu tout ce qu'un eſprit de révolte eſt capable de faire voir; que le

Chef de l'Eglise étoit un Antechrist ; que chacun pouvoit interpréter l'Ecriture sainte à son gré ; qu'on avoit innové sur la présence réelle, &c. Mais je voudrois bien sçavoir comment les Catholiques s'endormirent dans l'idée que le Sacrement d'Eucharistie n'étoit qu'une figure, & se réveillérent en croyant que c'étoit une réalité. Où sont les Livres qui nous certifient que l'Eglise a changé sa foi sur cet article ? Les Grecs Schismatiques, aussi ennemis du saint Siége que les Protestans peuvent l'être, n'ont-ils pas toujours professé, & ne professent-ils pas encore le dogme de la Transubstantiation ? Bérenger, Archidiacre d'Angers, ne fut-il pas anathématisé par toute l'Eglise, & con-

damné ſolemnellement dans le Concile de Verceil, lorſqu'il oſa dire, au dixiéme ſiécle, que le Sacrement de l'Autel n'étoit qu'une figure?

Mais ſuppoſons qu'on pût prendre ces paroles: *Ceci eſt mon Corps*, dans un ſens métaphorique, de quel droit les Proteſtans pourroient-ils nous perſuader que cela eſt? Quelle eſt donc leur miſſion? Je crois ce que me dit l'Egliſe, parce que je ſçais qu'elle eſt infaillible, parce que Jeſus-Chriſt a dû fonder une ſociété bien différente des ſociétés humaines, une ſociété avec laquelle il eſt & ſera juſqu'à la conſommation des ſiécles: *Ecce vobiſcum ſum omnibus diebus uſquè ad conſummationem ſæculi*. Cela eſt clair; mais je ne vois pas comment les Héréti-

ques, qui n'ont point nos principes, peuvent croire l'Evangile un Livre divin. Je n'y croirois point, dit ſaint Auguſtin avec raiſon, ſi l'Egliſe ne me préſentoit là ſainte Ecriture comme un Livre divin : *Niſi accederet conſenſus Eccleſiæ.*

On ne comprend point, par la même raiſon, pourquoi les Proteſtans demeurent inviolablement attachés à leur Communion. Chacun étant maître, ſelon eux, d'interpréter l'Evangile à ſa façon, & chacun pouvant ſe tromper, il ne reſte point d'autorité qui fixe la foi d'un Calviniſte, ou d'un Luthérien, & qui l'oblige à croire une ſecte plutôt qu'une autre. Voilà, par conſéquent, toutes les héréſies juſtifiées, & nous pourrons être Ariens, So-

ciniens, Pélagiens; ſi nous croyons voir l'Arianiſme, le Socinianiſme & le Pélagianiſme énoncés dans l'Evangile. Quelles monſtrueuſes conſéquences!

Allons plus loin, & diſons que tous les abus qu'on ſuppoſe avoir été dans l'Egliſe, ne pouvoient donner droit aux Proteſtans de ſe ſéparer. Il eſt permis de faire des remontrances; mais il ne l'eſt jamais de ſe révolter contre une autorité légitime. Or, Luther & Calvin n'avoient-ils pas voué ſolemnellement leur ſoumiſſion à l'Egliſe & à ſon Chef? On ne doit donc les regarder que comme des rebelles, & il faut avouer que leur conduite ſcandaleuſe ne l'a que trop prouvé. Mais c'eſt aſſez pour faire voir qu'on n'é-

vite pas les difficultés en devenant Proteſtant, & qu'au contraire, on les multiplie. Il ſuffit de jetter un ſimple coup d'œil ſur tous leurs Temples, qui appartenoient ci-devant aux Catholiques, pour les convaincre d'innovation; mais ni eux, ni les Déiſtes n'entendront jamais raiſon : ils ſont trop préoccupés. Ainſi fit Luther. L'Egliſe ſe ſouleva-t'elle contre lui? Il n'en voulut plus connoître d'autre que l'Egliſe inviſible des Prédeſtinés. Les Livres de l'Ecriture le condamnérent-ils? Il renia tous ceux qui lui étoient contraires, & il ſe dit maître d'interpréter, à ſa maniére, ceux qu'il ne pouvoit rejetter. Aſſemble-t-on des Conciles? Il proteſte contre, & ne veut d'autre régle que

l'esprit intérieur qui le domine.

Toutes ces miséres ne prouvent-elles pas la néceſſité de la foi, & d'une autorité qui nous fixe ? Myſtéres pour myſtéres, difficultés pour difficultés, je ne vois donc que la Religion Catholique qui ſoit raiſonnable, conſéquente, divine, & qui ſe juſtifie pleinement ſur cet article, & qui démontre évidemment par des faits, la raiſon qu'elle a de croire ſes myſtéres, tels que la Trinité, l'Incarnation, la Tranſubſtantiation. Ils ſont grands, il eſt vrai, accablans pour la raiſon humaine, & terriblement incompréhenſibles ; mais du moins ils ont pour fondement des faits inconteſtables, des faits annoncés pendant pluſieurs ſiécles, crus depuis près

de deux mille ans, attestés par des millions d'hommes, qui tous ont répandu leur sang, par les raisonnemens des génies les plus sublimes, par la merveille incomparable d'une Religion établie sans armes contre toutes les armes de la terre, & par les miracles les plus évidens. S'il y eut des miracles pour établir le Christianisme, dit saint Augustin, il est donc divin; & s'il n'y en eut point, son seul établissement sera le plus grand de tous les miracles.

On voudroit qu'un Dieu tout-à-fait incompréhensible, ne fît rien qu'on ne pût comprendre. Mais il ne seroit plus ce qu'il est, & il deviendroit même inférieur au plus vil de tous les hommes, dont on ne peut deviner les pensées. Com-

ment, l'Etre qui a formé notre raison, n'en sera pas le maître, & ne pourra la captiver ? & qu'est-elle, cette raison ? Hélas ! les incrédules eux-mêmes en connoissent la foiblesse, & ils en font l'aveu toutes les fois qu'ils demandent un conseil, ou qu'ils veulent pénétrer la moindre chose, comme ils sont forcés d'avouer une Providence, lorsqu'ils se déchaînent contre les désordres de l'Univers ; car ces désordres supposent un ordre, & conséquemment une Providence.

Si l'on vouloit prouver à des aveugles de naissance, qui ne voient que par le moyen du tact, qu'une boule qu'on jetteroit en l'air, fait dans le même moment la même impression sur des milliers de per-

ſonnes qui ont de bons yeux, ces aveugles le croiroient-ils ? Non, ſans doute ; car ne jugeant de l'exiſtence des objets que par le ſentiment du toucher, ſentiment qui ne ſe communique que par ſucceſſion, ils ne pourroient imaginer que la vue eſt une voie bien plus abregée. Mais laiſſons ces aveugles, & prenons un exemple de certaines perſonnes qui n'auroient jamais vu d'arbres & de fruits, & qu'on méneroit pendant l'hyver au pied d'un pommier, en leur faiſant manger des pommes, & en leur diſant : Ces pommes que vous ſavourez maintenant, viennent de ce tronc d'arbre, qui dans quatre mois d'ici, produira des boutons, des fleurs, des feuilles & finalement ces fruits.

Ces perſonnes, telles que nous les ſuppoſons, commenceroient, ſans doute, par rire & par ſe moquer d'une pareille fable. Nous voilà; nous ſommes ces aveugles qui croyons qu'on ne connoît les objets que par le tact, & ces perſonnes ignorantes qui ne pouvons nous perſuader que des corps réduits en poudre reſſuſciteront un jour. Avouons donc que tout eſt relatif dans cette vie, qu'on n'y juge que ſelon ſes connoiſſances, & qu'on croit toujours ſes connoiſſances le comble du ſçavoir. L'aveugle, en conſéquence, ſe perſuade qu'il ne peut y avoir chez l'homme que quatre ſens, & nous penſons qu'il ne ſçauroit y en avoir plus de cinq. Oh! combien ne ſommes-nous pas

bornés dans nos conceptions ! J'en ai honte pour l'humanité.

Qu'on demande, après cela, si les incrédules se moquent d'eux-mêmes ou du Public, lorsqu'ils prétendent nous démontrer les raisons de leur incrédulité, & la demande sera raisonnable. La plupart d'entre eux ne sçavent pas même leur catéchisme, & bien moins, par conséquent, nos motifs de crédibilité, & ils veulent nous éclairer & nous convaincre. Mais supposons, pour un moment, que tout fût préjugé, n'aurions-nous pas plus de raisons de nous en tenir aux nôtres, que d'adopter ceux d'une foule d'étourdis sans caractére, sans mœurs & sans instruction ? Il ne faut pas des yeux bien clairvoyans pour ap-

percevoir les vices de nos eſprits forts. S'ils ſont Poëtes, ils n'emploient leur talent qu'à rendre les crimes aimables, qu'à nous révolter contre Dieu & les Rois, qu'à ſuivre le torrent de toutes les paſſions : s'ils ſont Philoſophes, ils ſe jettent dans une métaphyſique toute extraordinaire, qui, à force de définitions & de diviſions, identifient notre ame avec la matiére : s'ils ſont conquérans, ils n'écoutent que leur gloire & leur ambition, & ils font couler le ſang humain comme l'eau des riviéres : s'ils ſont Miniſtres, ils ſouffrent les progrès de l'erreur, ils s'applaudiſſent de voir l'impiété triomphante, & ils dévorent le pauvre comme on dévore un morceau de pain. Telles ſont les conſéquen-

ces de l'irréligion ; au lieu que s'il y a des vices parmi les Chrétiens, ce n'eſt ſûrement pas le Chriſtianiſme qui les autoriſe, lui qui proſcrit & qui abhorre tout déſordre & toute voie inique : voilà la différence.

Ce n'eſt qu'à force de crimes & d'injuſtices qu'on veut & qu'on a voulu exterminer la Religion Catholique. L'Irlande, ô barbarie ! permet à un fils de ſe dénaturer, en ſe faiſant Proteſtant, pour uſurper tous les biens d'un Pere Catholique, & le réduire à la mendicité. N'eſt-ce pas une cruauté ſans exemple dans toute l'antiquité ? L'Angleterre, la Hollande & une grande partie de l'Allemagne ont envahi des biens conſidérables, qui n'a-

voient été donnés par nos Peres, qu'à condition d'acquitter des legs pieux dans le sein de l'Eglise Catholique. N'est-ce pas un vol manifeste, & un outrage affreux fait à la mémoire des morts, que les Payens mêmes sçavoient respecter?

On nous accuse d'être fanatiques, persécuteurs, & de regarder comme ennemis déclarés tous ceux qui ne pensent pas ainsi que nous. Hélas! l'Eglise pleine de tendresse, ne cesse de prier jour & nuit en faveur de tous les hommes, soit Juifs, soit Turcs, soit Indiens, soit Barbares : elle les porte tous dans son sein ; & cela est si vrai, qu'elle envoie des Apôtres jusqu'aux extrémités du monde, sans autre vue que celle de convertir les Idolâtres.

& les Infidèles. Si quelquefois certaines perſonnes audacieuſes & téméraires ont ſuſcité des troubles & répandu le ſang, ils ont été & ſont encore aujourd'hui ſolemnellement déſavoués. Il y a eu dans les temps paſſés des Souverains tyrans ; la ſouveraineté en eſt-elle moins reſpectable ? Ceux qui crient, ſans ceſſe contre la Religion, ſous prétexte de fanatiſme, ſont les véritables fanatiques : car ils ne travaillent qu'à exciter la rebellion dans les Etats, & qu'à changer la forme des Gouvernemens. Auſſi peut-on & doit-on les punir comme perturbateurs du repos public, ſans crainte de paſſer pour perſécuteurs au yeux des hommes ſenſés.

Qu'on renouvelle dans la France

les Statuts de Saint Louis ; qu'on perce, avec un fer chaud, la langue des blasphémateurs ; qu'on fasse observer la religieuse Déclaration de Louis XV, qui condamne à mort tout Ecrivain impie, & bien tôt on n'entendra plus, parmi les Militaires, des discours sacriléges, qui font horreur ; bien-tôt on ne trouvera plus, parmi les beaux esprits, des plumes dévouées à l'impiété & au mensonge. Il n'y a pas un siécle, dit Mr le Marquis de Mirabeau, qu'un Capitaine conduisoit chaque jour à la Messe tous ses Soldats. Hélas ! à peine y va-t'on maintenant les Dimanches & les Fêtes, & encore n'est-ce que pour insulter Dieu jusques dans son Tabernacle. Les Persans adorent le Soleil ; les Chi-

nois, leurs Idoles ; & il y a chez deux Nations, qu'il eſt inutile de nommer, parce que tout le monde les devinera, des hommes qui paſſent leur vie ſans adorer Dieu, qui ſe levent & qui ſe couchent auſſi méchaniquement que leurs chiens, & qui ne parleroient jamais de la Religion, s'ils n'avoient la rage de blaſphémer. Quel ſcandale pour des domeſtiques, & quelle indignité ! Il n'y a pas trente ans que les grands comme les petits, n'auroient pas oſé ſe mettre à table, ſans dire leur *Benedicite*, & aujourd'hui on n'oſeroit faire le ſigne de la Croix ; on ſe rit même de la ſimplicité de ceux qui n'ont pas perdu la coutume de reconnoître le Dieu qui nous nourrit. Ne ſommes-nous pas des monſtres ?

Le Déiſme, dont ces maux ne ſont qu'une ſuite, prit ſa ſource en Angleterre. Cette Nation, accoutumée depuis long-temps aux révolutions, & qui ſe plaît à en exciter dans les eſprits, lorſqu'elle ne peut en exciter dans l'Etat, s'ennuya d'être Chrétienne, comme elle s'étoit laſſée d'être Catholique. Elle répandit, en conſéquence, dans des Ouvrages profonds en apparence, des ſophiſmes & des paradoxes en faveur du Déiſme. Quelques François cherchant à ſe corriger du défaut de legéreté qu'on leur reproche, crurent devoir puiſer dans des lectures Angloiſes, les moyens de devenir plus méditatifs & plus ſérieux. Bientôt, comme amis de la nouveauté, ils goûté-

rent des ſyſtêmes anti-chrétiens, & ils s'en parérent comme d'un bel habit. Cela plut tellement, que le Déiſme, orné de jolis propos, & débité avec toute l'élégance & les graces du ſtyle & du langage, ne tarda point à ſe répandre dans les compagnies du bel air : il devint enfin à la mode ; & paſſant dans les couliſſes, les cafés, & même les boutiques, il fut accueilli comme la nouvelle du jour. On l'a trouvé commode & tout-à-fait aſſorti au goût du ſiécle, & on le ſuit tout ſimplement, ſans en ſçavoir davantage. Tel eſt le commencement & tels ſont les progrès du Déiſme, qui, favoriſé par les Romans phyſiques, des Poëmes impi-comiques, une Morale libertine, ſe trouve ſur la langue

langue de tous les petits-maîtres. Une telle Religion mérite de tels Apôtres : auſſi ſont-ils bien leur fonction ; car à table, dans les cercles & dans les promenades, ils ne manquent jamais de lâcher quelques prétendus bons mots, qui ſont tous les argumens de la nouvelle ſecte.

Un de ces plus forts argumens, c'eſt que la Religion dépérit à vue d'œil. Il faut avouer qu'il y a certains hommes dans le monde, qui croient que leur Pays forme l'Univers entier. Comment, parce que la Religion ſe voit outragée dans deux ou trois endroits par quelques milliers d'étourdis, elle va s'anéantir ? Mais on veut donc ignorer que la foi eſt un flambeau qui

ſe promene. Lorſqu'elle s'éteignoit en Angleterre par un terrible jugement de Dieu, ne s'allumoit-elle pas en Amérique ? Et aujourd'hui qu'elle paroît devoir abandonner certaines Contrées, ne ſe ranime-t-elle pas en Hollande, & ne vient-elle pas tout récemment de réveiller les Chaldéens & les Monothélites ?

On peut dire que depuis cinquante ans, la Religion Catholique a beaucoup repris de ſes forces : elle ſe renouvelle comme l'aigle ; bientôt on s'en apperçoit, pour peu qu'on ſoit attentif à tous les événemens. Les Prophéties s'accompliſſent ſous nos yeux, quoi qu'en diſent nos Philoſophes, qui veulent ramener tout à la nature.

Nous voyons les tremblemens de terre les plus frapans, les guerres les plus extraordinaires & les plus sanglantes, des phénoménes & des horreurs qu'on n'eût jamais prévus: déja les Juifs, qui doivent rentrer en eux-mêmes, donnent en Pologne quelques lueurs de conversion, & il y a déja plus de vingt ans que des prestiges s'opérent tous les jours dans Paris d'une maniére terrible. Je veux parler de ces Sectaires, qu'on nomme *Secouristes*, & qui par le moyen du Démon, sans doute, se font percer les mains, rendent leurs corps résistibles à la pointe des épées, & se font fraper la poitrine & les bras avec des bûches & des barres de fer, en publiant que plus on les frape,

plus on les écraſe, & plus on leur fait de bien. Je vais, ſans doute, paſſer ici pour Viſionnaire, plutôt que d'être cru; car telle eſt la maniére de penſer: on aime beaucoup mieux nier, que d'examiner. Cependant je cite ici des faits publics dans tout Paris, que la Police peut atteſter, & dont, ſelon l'avis d'un Cardinal bien reſpectable, qui me l'a dit plus d'une fois, on auroit dû faire un ſpectacle, pour prouver qu'il y a dans le monde des choſes tout-à-fait ſurnaturelles.

Que les yeux ſoient faſcinés, ou non, l'événement n'en ſera pas moins merveilleux; événement que tant de perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, leur ſçavoir, leur probité, & répandues de toutes

parts, ont certifié & certifient tous les jours ; événement qu'on a examiné plus de mille fois, avec des yeux philosophiques.

Monsieur Heesler, Gentilhomme Saxon, tout Luthérien qu'il est, m'a attesté avoir été conduit, ce mois de Septembre dernier, dans une maison de Secouristes, & y avoir déployé toutes ses forces pour faire entrer son épée dans tous les endroits d'un corps vivant, sans avoir jamais pu en venir à bout. Il m'a ajouté que Mrs. de la Condamine & Toussaint, personnages qui ne sont pas gens à croire au hazard, avoient tout examiné avec la plus sérieuse attention, & qu'ils étoient demeurés convaincus du surnaturel, au point même d'en être ef-

frayés. Ils virent tous clouer la main d'une femme, & le clou qui passoit à travers, & aussi-tôt la plaie toute couverte de sang, se referma, & ne parut qu'une simple cicatrice, telle qu'elle auroit pu être au bout de trois mois.

Mais qu'ai-je besoin de ce témoignage ? Je connois plus de mille personnes dignes de toute croyance, qui m'ont assuré le même fait avec des circonstances si extraordinaires, qu'en me les rappellant, je m'imagine quelquefois rêver. Ce ne sont point des charlataneries telles que celles de poser une enclume entre la poitrine & l'estomac. Tout le monde sçait que tout homme, en cet endroit, est capable de porter les plus grands fardeaux; & je ne

ſuis pas aſſez ſimple pour donner comme des phénoménes, des tours de gobelets. Mais en voilà aſſez pour ceux qui voudront s'informer de ces faits, & les ſuivre, & en voilà trop pour ceux qui les nieront, ſans autre raiſon que le plaiſir de nier, & ce ſera le grand nombre, quoiqu'au moins on devroit ſuſpendre ſon jugement : c'eſt ainſi que font les gens ſages.

Nous avons juſtement prévu ce qui devoit arriver ; car, au lieu de prendre information des faits rapportés, nos Lecteurs ont preſque tout nié. Il y en a même qui nous ont priés de retrancher l'article des *Secouriſtes*, comme étant abſolument fabuleux ; mais comme nous avons mille preuves pour atteſter

ces phénoménes, & que d'ailleurs nous venons encore de nous en informer tout récemment, nous le répétons, ſans craindre de paſſer pour Viſionnaire. Ceux qui m'objectent que je n'ai pas vu par moi-même, & qu'ils me croiroient, ſi j'avois vu, s'abuſent, puiſque, ſelon ce principe, je ſuis bien fondé à croire, & cependant ils le nient.

On croit, lorſqu'on connoît ſa Religion, que le Démon peut ſe transformer en Ange de lumiére, qu'il peut faire des preſtiges, & qu'il en fera réellement avant que le grand jour du Seigneur arrive, qu'enfin il eſt un Miniſtre dont Dieu ſe ſert pour nous éprouver; mais les hommes qui rejettent ces vérités, ſont ſouvent les plus cré-

dules sur des points ridicules. Combien n'y en a-t-il pas qui admettent des Sylphes & des Gnomes, qui ajoutent foi à des cabales, & qui doutent de l'Evangile ? Je connois une Marquise qui a dépensé plus de cinquante mille ducats pour voir le Diable, & qui ne croit pas en Dieu. Son Hôtel, depuis vingt ans, est plein de prétendus Sorciers de toute espéce, qui ont entretenu ses rêveries. Ceux qui cherchent la quadrature du cercle, la pierre philosophale, la médecine universelle, & qui ne sçauroient se convaincre de la révélation, ne sont-ils pas singuliers ? Ils croient des choses qu'on peut dire impossibles, & ils rejettent des mystéres, qui, tout surprenans qu'ils paroissent

ſent, ne ſont pas contraires à la raiſon.

S'il étoit permis de rappeller ici tout ce que certains eſprits forts ont fait en conſéquence des rêveries & des abſurdités qu'ils croient, & comment ils ont eu recours à des Devins & à des évocations, on verroit qu'il n'y a rien de plus foible que leur génie. On ſçait combien d'incrédules, en matiére de Religion, alloient autrefois dans Paris, conſulter le fameux Comte de Boulainvilliers, pour apprendre à connoître l'avenir : on ſçait qu'un grand Prince, qui affectoit de ne rien croire, employa ſouvent des exorciſmes & des fumigations pour faire paroître les Démons. Je pourrois citer un Seigneur célébre par ſes

connoiſſances & par ſon incrédulité, qui s'imagine avoir trouvé une encre ſympathique, capable de reproduire à mille lieues ce que j'écris actuellement à Bruxelles. Ce ſecret, qui ſeroit, pour le moins, auſſi merveilleux que la poudre de projection, & qui rendroit toutes les Poſtes inutiles, ſuppoſe des papiers imbibés d'une certaine liqueur qu'on ne nomme point, & que, ſans doute, on n'éprouvera jamais. Un Avanturier, qui, tout au plus, admettoit un Dieu, & que j'eus occaſion de voir dans l'Italie, croyoit que l'argent étoit un *or hydropique, & qu'en pompant ſes parties aqueuſes, on pouvoit enfin lui reſtituer ſon embonpoint, & le faire redevenir or.* Ce ſont ſes termes. Les

Freres Rose-croix, parmi lesquels il y en a beaucoup d'incrédules, ajoutent foi à des rêveries qu'on n'oseroit pas répéter.

Avouons donc que plus nous aimons le merveilleux, & plus nous sommes coupables de rejetter, contre toute raison, le Christianisme : avouons que nous ne sçavons absolument rien, & que les opérations même du Démon, non telles que l'insensé les conçoit, mais telles qu'elles sont réellement aux yeux de la foi, renferment des mystéres surprenans : avouons que lorsqu'on est attentif à suivre l'œuvre de Dieu, on découvre en tout & par-tout l'accomplissement de ses Prophéties & la sagesse de ses desseins. La Religion se fait apperce-

voir jusques dans les plus petits événemens. Le Payen attribue tout à la Nature ; le Chrétien à la Providence. On vient de regarder la ruine de deux villes célébres, comme l'effet d'un simple hazard ; mais les hommes qui portent leurs vues au-delà de cette vie, ont cru voir une punition du ciel, contre deux Villes voluptueuses, où l'on ne respiroit que l'amour des spectacles & du plaisir.

Dieu sort de temps en temps de son secret ; & si nous n'y sommes pas attentifs, c'est que toujours courbés vers la terre, nous n'élevons jamais les yeux vers le Ciel. La Religion nous est tellement indifférente, que nous ne prêchons que la tolérance. Eh ! quelle tolérance à

Celle de mettre l'erreur au niveau de la vérité. Mais je le demande sans préoccupation ; verrions-nous du même œil, dans notre propre maison, deux personnes, dont l'une seroit amie de notre famille, & l'autre ennemie ? Non, sans doute. Voilà cependant le cas tel qu'il est. L'Eglise est plus notre famille que l'assemblée de nos parens, & nous voulons qu'on traite également ceux qui aiment l'Eglise, & ceux qui ne peuvent la souffrir ? Soyons, au moins, conséquens. Il y a une tolérance qui empêche la persécution, & telle doit être celle de tous les Chrétiens ; mais il y a une tolérance qui n'est autre qu'une indifférence à l'égard de toutes les Religions, & celle-ci est absolu-

ment mauvaiſe. La politique, s'il eſt permis de la citer, lorſqu'il s'agit des intérêts de Dieu, exige qu'on tolére la Religion ancienne dans le Pays où il s'en établit une nouvelle, & qu'on ne ſouffre, au contraire, aucune nouveauté dans les endroits où l'ancien culte eſt en vigueur. Ainſi la Hollande a dû laiſſer les Catholiques dans ſon ſein, & la France expulſer les Hérétiques. Diſons qu'il n'y a perſonne de plus intolérant que les Déiſtes, & nous dirons vrai. Ils ne peuvent ſouffrir, ni qu'on faſſe abſtinence devant eux, ni qu'on aille à la Meſſe, ni qu'on parle le langage de la piété; ils ſe déchaînent comme des chiens enragés.

Mais comme ces réfléxions ne

convaincront pas les incrédules qui se glorifient d'être obstinés, il ne faut pas les pousser plus loin. Il suffit de faire voir, par-ci par-là, qu'on peut répondre à tous les sophismes de Messieurs les Déistes, & que souvent on se tait, crainte de jetter des perles devant les pourceaux : *Nolite mittere margaritas ante porcos.* Or, qui mérite mieux ce nom, que nos jeunes impies, qui se roulent dans la fange des passions, & qui ne vivent que pour dormir & manger ? Encore si on les voyoit sobres, modestes, patiens, leur extérieur pourroit en imposer aux ignorans ; mais ils professent ouvertement une morale si corrompue, & ils font parade de vices si honteux, qu'on dé-

mêle tout-à-coup le motif de leur irréligion. On voit qu'ils ne ſont pas perſuadés ; mais qu'ils cherchent à s'étourdir, & qu'ils ne travaillent à former des diſciples, que parce qu'ils s'imaginent qu'en groſſiſſant leur Secte, ils feront une digue contre Dieu même. Quelle folie ! Dieu ſe rit au plus haut des cieux de leurs projets, tout-à-fait inſenſés : *Qui habitat in cœlis irridebit eos*. Leur grand champ de bataille, ainſi que celui des Hérétiques, eſt le reproche continuel qu'ils ſe croient en droit de faire à l'Egliſe Romaine & aux ordres Religieux. Il n'y a, ſelon leur maniére de penſer, qu'une politique toute humaine, qui anime les Papes & les Moines, qui jaloux d'une domination

toute temporelle, voudroient envahir l'Univers.

Mais si véritablement Rome ne se laisse conduire que par des vues d'intérêt, pourquoi n'a-t'elle pas cherché des ménagemens pour se conserver l'Angleterre, la Hollande & tant d'autres Pays? Pourquoi n'a-t'elle pas capitulé avec Luther & Calvin, & imaginé des moyens de se relâcher, crainte de les irriter? Un habile Politique connoît l'art de céder aux temps, & il n'en manque pas l'occasion. Cependant Rome, toujours la même, toujours aussi sévére sur l'article de sa morale & de ses dogmes, toujours, jalouse de conserver en entier l'héritage de Jesus-Christ, n'a déploré la séparation des Pro-

testans, que par rapport à leur ame : elle les a vu se révolter, se liguer, s'armer, pour lui ravir des Royaumes entiers, & elle est demeurée inflexible, parce qu'elle sçait que son autorité toute divine, n'a besoin, pour se soutenir, ni des Anglois, ni des Hollandois, ni des Saxons, ni des Danois, ni des Suédois, ni de toutes les Puissances de la terre. Elle leur a dit : Ce n'est pas moi que vous perdez, en vous séparant de ma Communion ; mais vous vous perdez vous-mêmes, puisque vous abandonnez la société de Jesus-Christ, hors de laquelle il n'y a point de salut. C'est ainsi que cette Mere des Eglises, sans prendre garde au nombre & au pouvoir de ses ennemis, a, de siécle en siécle,

frapé d'anathême tous ceux qui ont voulu innover dans la Foi. Inspirée par l'Esprit saint, elle connoît que la Religion étant un dépôt qui lui est confié, on doit le laisser tel qu'il est.

Si nous venons maintenant aux Ordres Religieux, on verra que souvent on les accuse à tort, & que leur institution, telle que les Fondateurs l'avoient conçue, mérite nos éloges. Saint Benoît vouloit que ses Moines vécussent du travail de leurs mains. Saint Dominique ne pensa qu'à former un corps de Missionnaires, qui, à l'exemple des Apôtres, iroient convertir les Infidèles, & les Hérétiques. Saint François n'eut jamais intention de faire une société de Prêtres, puis-

qu'il ne fut pas Prêtre lui-même : il avoit simplement rassemblé quelques personnes édifiantes, qui devoient prier, jeûner, travailler, & ne s'ingérer dans le saint Ministére, que lorsque les Evêques auroient besoin d'ouvriers évangéliques, & les appelleroient. Ces établissemens, comme on voit, n'ont rien que de bon & d'utile.

Je sçais, & nous sçavons tous que par le laps des temps, les constitutions des Ordres Religieux ont changé, que l'Ordre qui vivoit du travail de ses mains, est aujourd'hui fort opulent, & que celui qui avoit à peine douze Prêtres, en compte des milliers. Mais je demande quel est l'Etat & la Société qui n'aient pas changé ? Ressemblons-nous aux

premiers Chrétiens ? Sommes-nous aussi modestes & aussi simples que nos ayeux ? Vivons-nous dans la médiocrité, comme ils y vivoient ? Non, sans doute. Nous n'avons donc pas bonne grace d'insulter à des ordres Religieux, parce qu'ils ont dégénéré. Commençons par nous réformer nous-mêmes, par passer une partie des jours & des nuits en prières, comme on faisoit du temps des Apôtres, par mettre nos biens en commun, par fuir les spectacles & toutes les assemblées de plaisirs, & alors nous pourrons corriger nos freres.

Il y a trop de Moines, dit-on continuellement : mais sans doute que ceux qui le font, on voulu l'être ; & si chacun, dans cette vie, de-

vient, selon son gré, Militaire, Avocat, Négociant, Danseur, Peintre, Chantre, & souvent rien, comme la plupart de nos beaux esprits, qui sont inutiles à leur Patrie, il seroit bien singulier qu'on ne pût devenir Religieux. Quant à ceux qui sont mal appellés, & qui rongent tristement leur frein au fond des Cloîtres, ce n'est pas la faute des Moines, mais bien celle des gens du monde, qui pour fournir à leur faste & à leur ambition, immolent leurs propres enfans, & les jettent dans des Couvens.

D'ailleurs, ce nombre de Religieux, qu'on croit infini, n'est pas si considérable que nos incrédules le publient : aussi se sont-ils bien donné de garde d'en jamais faire le

calcul; mais le voici, & tel que je les défie de pouvoir prouver le contraire. On ne compte dans tout l'Univers que trente-ſept mille deux cens Capucins, trente-deux mille Dominicains, & vingt-ſept à vingt-huit mille Jéſuites. Ne voilà-t'il pas bien dequoi crier? Cependant, en nommant ces trois Ordres, j'ai nommé les plus nombreux.

Ces hommes dans le monde, nous dit-on, auroient contribué à la propagation du genre humain. Il auroit donc fallu faire une loi qui les eût tous forcés de ſe marier; & en ce cas, quelle vexation! Nos déclamateurs contre le célibat, ſeroient-ils bien-aiſes qu'on les contraignît de prendre une femme, eux qui, pour l'ordinaire, n'en veulent

lent connoître que d'une maniére illégitime ? Il faudra apparemment peupler l'Univers pour leur fournir de jolies maîtresses, & pour offrir des victimes aux conquérans qui se plaisent à détruire l'espece humaine. Qu'on lise Mr le Marquis de Mirabeau, & l'on se convaincra que la dépopulation a toute une autre cause que l'établissement des Moines. Ils ne font rien, dira-t-on encore ; mais que faisons-nous, nous qui perdons notre vie au milieu des spectacles, des jeux & des folies du siécle ; nous qui ne connoissons d'affaires importantes que de précieux riens ? Vaut-il donc mieux danser, courir, se friser, dormir, jouer, que de méditer la Loi du Seigneur, & que de s'occuper des

années éternelles ? Vaut-il mieux exercer la profeſſion de Marchand de modes, de Comédien, de Farceur, que celle d'un Philoſophe Chrétien, qui, dégoûté du monde & de ſes chiméres, ne vit plus que pour le Ciel ?

Hélas ! ſi nos incrédules vouloient l'avouer, ils nous diroient, que ce n'eſt pas le bien public qui les anime, lorſqu'ils crient contre l'Etat Religieux, mais le chagrin de voir des hommes qui les condamnent perpétuellement par leurs exemples, des hommes qui prient, tandis qu'ils blaſphêment. Si nous ſommes des lâches, & ſi nous n'avons pas le courage de mener une vie pénitente, du moins ne ſoyons pas les perſécuteurs de ceux qui

vivent ſaintement. Je trouve qu'il eſt inhumain, & ſur-tout pour des hommes qui ne parlent que de la tolérance, de ne pouvoir ſouffrir quelques milliers de pauvres qui marchent nuds pieds, qui n'ont, pour toute reſſource, que la charité du Public, & qui, hyver & été, ſe levent au milieu de la nuit pour prier Dieu pour nous, tandis qu'alors nous nous livrons à la pareſſe, & peut-être à la débauche.

Quant aux Monaſtéres riches, ils ſervent à la ſociété; car, outre qu'on y trouve un état honnête, leurs terres ont des Cultivateurs qui vivent auſſi-bien que le reſte des Fermiers, & ſouvent mieux. Les Proteſtans, lorſqu'ils veulent parler raiſon, avouent que c'eſt un dom-

mage pour eux de n'avoir plus d'a-
ſyle où des enfans puiſſent ſe reti-
rer. Un pere noble & pauvre, qui
a une douzaine de fils, connoît bien
l'utilité des Couvens, lorſqu'il en
voit cinq ou ſix prendre le parti du
Cloître. Eh! que feroit-on ſouvent
ſans cette reſſource, puiſque les
Royaumes les plus floriſſans n'ont
pas d'emplois pour tous les ſujets?
Combien de François & d'Alle-
mands, répandus de toutes parts,
qui demeureroient dans leur Pa-
trie, s'ils y trouvoient dequoi vi-
vre avec décence! Mais on entre
trop jeune chez les Religieux: &
moi je dis que ce ſeroit bien un au-
tre inconvénient, ſi l'on y entroit
plus tard, par exemple, à vingt-
quatre ou trente ans: on ne pour-

roit plus s'accoutumer à la vie du Cloître ; & des enfans pareſſeux, pour ne point prendre de charge, diroient à leurs peres qu'ils attendent l'âge de ſe faire Moines. Il faudroit les nourrir à pure perte, pendant neuf ou dix ans de plus, & reſter dans une incertitude qui empêcheroit de fixer le ſort d'un cadet ou d'un aîné. Il eſt bon de porter le joug du Seigneur dès ſa tendre jeuneſſe : *Bonum eſt viro cùm portaverit jugum Domini ab adoleſcentiâ ſuâ.* Voilà l'eſſentiel.

Que deviennent donc les clameurs qu'on entend, ſans ceſſe, contre les Monaſtéres ? Ils n'ont pas plus de fondement que les reproches qu'on fait à l'Egliſe d'être trop riche. Sans doute les biens

donnés par les Empereurs, les Rois & les Particuliers, depuis Conſtantin juſqu'à nous, tant pour ſubvenir aux beſoins des Eccléſiaſtiques, que pour ſatisfaire à de pieuſes fondations, forment un objet conſidérable ; mais nos préjugés groſſiſſent cet objet. Cela eſt ſi vrai, que s'il y avoit une répartition exacte de tous les revenus annexés à l'Egliſe, entre tous les Religieux mendians, les Vicaires & tant de Prêtres qui n'ont que leur titre, chaque Eccléſiaſtique ne jouiroit que de trente ducats de rente tout au plus. C'eſt l'inégalité de biens qui donne des milliers de florins de rente à un Prélat, tandis qu'un Paſteur ou un Chanoine en ont à peine cent. Cependant, malgré ces abus, qu'on

doit plutôt attribuer au gouvernement des Etats qu'à celui de l'Eglise, le Pape, oui, le Pape lui-même, que les Proteſtans, ſur-tout, croïent plus riche que tous les Souverains, n'a, dans ſa diſpoſition, que ſoixante mille écus Romains, c'eſt-à-dire, trente mille ducats, dont il puiſſe faire des largeſſes. Toutes les diſpenſes ne lui rapportent abſolument rien : ç'eſt un argent ſacré qu'on deſtine aux beſoins de la Chambre Apoſtolique, dont les dettes ſont exceſſives. On peut voir, à ce ſujet, la magnifique Lettre de Benoît XIV. de ſainte mémoire, à la République de Veniſe. Ce Pontiſe, digne d'être à jamais regretté, entre dans les moindres détails, pour prouver que la

Cour de Rome ſubſiſte ſur ſon crédit ; que loin d'être opulente, elle ſeroit entiérement obérée, ſi elle devoit payer tout ce qu'elle doit ; & qu'enfin elle a des charges qui l'appauvriſſent continuellement. Combien les Miſſions étrangéres ne lui coutent-elles pas par année ?

Les gens qui parlent ſans réflexion, oſent publier que Rome a des tréſors, & que les Cardinaux ne s'en ſervent que pour flatter leur luxe & leur ſenſualité. Je les ai vus, je les ai obſervés, & je puis proteſter, à la face du ciel & de la terre, que perſonne ne vit plus pieuſement, plus frugalement, & ne mene une vie plus retirée. Il ſeroit à ſouhaiter que quelques-uns de nos Prélats les imitaſſent. Bien des Car-

dinaux n'ont que deux ou trois mille ducats de revenu ; & il n'en meurt aucun ſans laiſſer une ſomme à leurs domeſtiques ; c'eſt d'uſage. La calomnie, qui s'attache toujours, par préférence, aux perſonnes les plus vertueuſes, aura beau ſoutenir le contraire ; ce que je viens de dire n'en ſera pas moins vrai. Si quelqu'un en doute, qu'il aille à Rome, il verra des Cardinaux, de ſoixante & dix & de quatre-vingt ans, ſe trouver à toutes les Chapelles papales & à toutes les Congrégations, étudier les matiéres qu'on y doit traiter, & n'avoir de relation qu'avec leurs Eccléſiaſtiques ; il verra que les plus jeunes ne ſont pas les moins fervens, & qu'ils vivent tous dans une économie qui ſur-

prend, par rapport à leur table & à leurs ameublemens. Nos libertins ſont-ils convaincus ? Non ; & plutôt que de ſe rendre, ils aimeront mieux dire, ſelon leur coutume, *Qu'on cache ſon jeu.* Mais ſi on le cache, comment le ſçavez-vous, doit-on leur répondre ? & comment, ſur des peut-être, avez-vous l'effronterie de hazarder des calomnies atroces ?

On croit communément qu'à chaque mutation d'Abbaye & d'Evêché, on paie à la Cour de Rome une année de revenu. Cela devroit être ſelon les Concordats ; mais cela n'eſt pas. Il arrive très-ſouvent qu'un Bénéficier de dix mille ducats de rente, n'en paie que quatre pour ſes Bulles. Que ne dirions-nous

point ici des Ordres Religieux, qu'on suppose puissamment riches, s'il falloit entrer dans les détails, analyser les Décimes qu'ils paient, les dons gratuits qu'ils fournissent, les réparations qu'ils sont obligés de faire, les aumônes qu'ils distribuent, & les sommes qu'ils doivent remettre à leurs Fermiers, selon la circonstance des temps? Il n'y a point de Fermier, au rapport du Marquis de Mirabeau, dans son Livre intitulé: *l'Ami des hommes*, qui soit communément plus à son aise que ceux des Maisons Religieuses.

On me croira l'Apologiste des Religieux; on se trompera. J'en connois le bien & les abus, & je n'ai prétendu défendre que les droits de la raison; cette raison qui

ſouffle de Dieu même, s'accorde parfaitement avec la révélation, lorſqu'on en ſçait faire un bon uſage. Mais qu'eſt-elle devenue depuis un ſiécle ? Comment pouvoir la démêler à travers tant de paradoxes & de ſophiſmes, dont nous venons de donner une idée ? On peut dire que depuis l'époque de ces malheureuſes diſputes, qui ont formé dans l'Egliſe deux partis conſidérables, la raiſon, ainſi que la Religion, ſe ſont notablement affoiblies. N'eſt-il pas déraiſonnable, en effet, de laiſſer le Déiſme s'afficher avec inſolence & triompher, pour réunir tout ſon zèle contre des opinions d'Ecole ? On éteint la méche qui fume encore, on acheve de rompre le roſeau déja briſé, tandis qu'il

faudroit ranimer les moindres étincelles, & ne pas rappeller des contestations qui alloient tomber dans l'oubli.

L'incrédulité est presque toujours la suite des disputes : aussi saint Paul, cet Apôtre plein de charité, recommande-t-il souvent aux Fidèles de ne jamais disputer. Nos passions nous mettent presque toujours à la place de Dieu même : nous croyons défendre ses droits, & nous ne plaidons que la cause de notre amour-propre & de nos préjugés. C'est ce qu'on a vu dans les premiers temps du Calvinisme, où, sous prétexte de défendre la vérité, chacun combattit pour soi. On sçait que la Réforme fut, en Allemagne, l'ouvrage de l'intérêt ; en

Angleterre, celui de l'amour; en Hollande, celui de la révolte; en France, celui de la nouveauté.

Mais ce n'est pas seulement aux disputes qu'on doit attribuer les progrès de l'incrédulité: notre esprit de rafinement, qui semble être l'esprit du siécle, en est une des principales causes. Nous nous sommes tellement éloignés de la simplicité de nos Peres, que, honteux de prier Dieu à leur maniére, nous avons fait un langage de dévotion, qui n'est point celui du cœur: nous avons voulu des phrases & des discours étudiés, pensant qu'on devoit nécessairement plaire à Dieu, lorsqu'on lui adressoit de jolies oraisons. Je sçais qu'un laquais, venant chez un Libraire acheter un Li-

vre de Priéres, & n'y trouvant que la *Journée du Chrétien*, rejetta cet Ouvrage comme ſuranné : On fait tous les ans, dit-il, des priéres toutes neuves, & j'en veux qui ſoient à la mode. Nos Prédicateurs, en ſe faiſant un ſtyle tout académique, ne ſont-ils point cauſe de ces ridicules, qui ſe communiquent juſqu'au Peuple ? Nos Peres ſe donnoient entiérement à Dieu, & nous ne lui donnons que nos lévres ; ils étoient gothiques dans leurs expreſſions, mais ſincéres dans leurs ſentimens. On ne peut s'empêcher d'admirer & même d'honorer leurs teſtamens ; on voit qu'elle étoit la ſimplicité de leur foi, la candeur de leur ame, & leur amour pour la Religion. Pour nous, nous ne ſom-

mes que des ſinges en fait de probité & de piété ; tout eſt minauderie, & tout eſt grimace dans nos priéres, dans notre dévotion & dans notre conduite. Tel eſt l'homme, dit Sénéque, tels ſont ſes diſcours : *Qualis vir, talis oratio*.

Dieu permet ces malheurs, parce qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait des ſcandales & des héréſies : *Oportet hæreſes eſſe*. L'Egliſe toujours flottante, comme l'Arche, au milieu des flots & des tempêtes, & toujours inébranlable dans ſes fondemens, n'en paroît que plus miraculeuſe. Les ſchiſmes, en effet, ainſi que les héréſies, n'ont ſervi qu'à faire triompher la Foi. Quels argumens ne tire-t'on pas en ſa faveur, de la diviſion qui régne en-

tre toutes les ſectes ? On combat les Grecs qui ne croient pas la proceſſion du Saint-Eſprit, par les Proteſtans qui la croient, comme on combat les Proteſtans qui abjurent le dogme de la Tranſubſtantiation, par les Grecs qui l'admettent. Les Luthériens reçoivent pluſieurs vérités, que les Calviniſtes rejettent ; de ſorte qu'on vit autrefois deux Réformateurs, deux hommes enfin qui ſe donnoient pour inſpirés, n'être pas d'accord, même ſur les dogmes. Quel triomphe n'eſt-ce pas pour l'Egliſe, de n'avoir point d'autres Prophéties que celles dont les Juifs, ſes ennemis, ſont dépoſitaires, ni d'autre Evangile que celui que les Proteſtans, ſes perſécuteurs, regar-

dent comme un Livre divin ! Donc l'Eglife, doit-on dire, n'a pas innové ; donc elle n'appuie pas fa croyance fur des Livres apocryphes, faits à deffein. Je voudrois qu'on compofât un Ouvrage, où l'on confondît les ennemis de la Religion, les uns par les autres, c'eft-à-dire, en faifant contrafter leurs opinions ; un tel Ouvrage ne pourroit être qu'excellent, & demeureroit, à coup fûr, fans replique : on y verroit les Turcs aux prifes avec nos Déiftes, fur l'article de la révélation, & les Déiftes combattre les Athées : on y verroit l'Eglife Mofcovite pulvérifer la Communion Proteftante fur la néceffité de fept Sacremens, & fur le culte des Reliques & des Images.

Mais tous ceux qu'on peut embarraſſer davantage, ſont les Déiſtes ; car enfin ils ont, pour ainſi dire, tout l'Univers contr'eux. La Religion Chrétienne, la Religion Juive, & la Religion Mahométane, ſe réuniſſent dans ce ſeul point, ſçavoir, qu'il faut être impie & inſenſé pour nier une révélation. Les Déiſtes ſont donc bien effrontés, lorſqu'ils oſent reprocher aux Catholiques leur petit nombre & leur peu d'étendue. Le Déiſme eſt anathématiſé en Afrique, en Aſie, en Europe, en Amérique par la totalité des hommes qui habitent ces quatre parties du monde ; & il n'y a pas juſqu'aux Brames qui n'exercent un culte, & qui n'en faſſent un point eſſentiel de Religion. Nous

prions nos Lecteurs de vouloir bien peser cet argument, qu'on peut dire neuf ; il écrase en plein les Déistes, qui, de quelque côté qu'ils se tournent, ne trouvent que des anathêmes.

Mais revenons à l'objet de cet Ouvrage, & supposons un homme qui entre dans le monde, & qui, sans connoissance d'aucune Religion, vienne se placer au milieu d'un cercle environné de toutes les Sectes de l'Univers : ou il demeurera indécis dans cette position, ou il passera dans une des sociétés dont nous venons de parler, & dans l'un & l'autre cas il trouvera des mystéres inaccessibles aux sens & à la raison. Les Chinois, qui s'imaginent beaucoup plus clairvoyans

que les autres Nations, & qui accuſent les Européens de n'avoir qu'un œil, ont une chronologie toute extravagante ; ils vont auſſi loin que leur imagination, par rapport à la création du monde, qu'ils ſuppoſent exiſter depuis trente mille ans. Quel eſt le Sage qui adoptera leurs rêveries ?

D'ailleurs, le Déluge atteſté par tous les Peuples de l'Univers ; le Déluge célébre dans la Fable comme dans l'Hiſtoire ; le Déluge enfin, dont les coquillages répandus ſur nos plus hautes montagnes, ſont autant de médailles, doit bien nous convaincre que Dieu ſe manifeſte aux hommes par des châtimens comme par des bienfaits. Nos Déiſtes oſeront-ils bien contredire ce

fait, & ſe jouer de la Tradition de tous les Peuples ? Je n'en doute nullement ; car de quelle folie ne ſont-ils pas capables ? On les voit ſe fermer les yeux aux rayons du ſoleil, & ſoutenir que le ſoleil n'a jamais exiſté. Il eſt impoſſible de convaincre une perſonne qui ſe fait un ſyſtême de tout nier & de tout contredire. *Et moi je dis que cela n'eſt pas*, répondent les uns ; *& moi je prétends que cela ne peut être*, *& qu'il n'y a qu'un ſot qui oſe me le conteſter*, diſent les autres. Voilà le langage de ces Meſſieurs. Sent-on combien un *moi*, appuyé de la ſorte par un petit-maître de qualité, & prononcé devant une multitude d'ignorans, doit avoir de force ? Les rieurs ſont pour lui ; & le

meilleur Théologien, à pareille fête, est berné, sifflé, & ne gagne que des ridicules. On tourne ses argumens en épigrammes, & s'il ose citer quelque Pere de l'Eglise, sa citation devient une turlupinade. On lui rit enfin au nez, & on termine la dispute par une pirouette sur le pied.

Ces miséres, qu'on ne sçauroit trop déplorer, naissent de l'ignorance où l'on vit, par rapport à la Religion. A peine parle-t'on, qu'on connoît le monde & ses usages; qu'on sçait faire une révérence à propos, & qu'on jargonne déja sur les jeux & sur les spectacles: on se fortifie dans ces connoissances, & rien de plus. Si l'on apprend trois pages de Catéchisme, c'est pour les

répéter en vrai perroquet. Les années viennent, les paſſions ſe dévéloppent, elles offuſquent notre eſprit, elles entraînent notre cœur, & nous voilà ennemis de la Religion, parce qu'elle nous prêche la mortification avant de l'avoir ſeulement entrevue. Une Gouvernante commence par nous faire un mélange de la Fable & de la Religion, par nous parler tout enſemble des Revenans & de l'autre vie; un Précepteur vient à la ſuite, nous fait marmotter quelques priéres matin & ſoir, & réciter quelques mots ſur les myſtéres & ſur les Fêtes. Le Collége s'ouvre pour nous recevoir, & l'on ne nous y répéte rien de plus, que ce qu'on lit dans un très-petit Catéchiſme, c'eſt-à-dire, peut-

peut-être environ trente ou quarante lignes. Nous ſortons delà pour entrer dans le monde, ainſi deſtitués de religion ; & nous voilà deſtinés, tout le reſte de notre vie, à n'en ſçavoir pas davantage. Telle eſt la marche de tous les jeunes gens : ils s'abandonnent à l'étude du Droit ou de la Guerre, ſans connoître les raiſons du culte que nous profeſſons, & ſans en voir la néceſſité. Des Romans laſcifs viennent ſur ce fonds d'ignorance, étaler des maximes pernicieuſes, & des converſations impies en perſuader la beauté.

Ne ſeroit-il pas étonnant, après une telle éducation, ſi nos jeunes libertins avoient une grande idée de la Religion ? Ils vont à la Meſſe comme ils courent au Spectacle, &

ils n'entrevoient, dans nos Cérémonies les plus saintes & dans nos Mystéres les plus terribles, qu'une dévotion populaire, & qu'une croyance toute puérile. La nécessité de bien vivre, d'aller à confesse, & de pratiquer certaines abstinences, venant à gêner leurs passions, ils sont charmés de secouer un joug qui les contraint, & de publier que la Religion n'est qu'une fable. La corruption du cœur est toute la théologie de l'impie. C'est là qu'il prononce qu'il n'y a point de Dieu: *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus*; & c'est par-là qu'ils se rendent des abominables, selon l'expression du Prophête: *Corrupti sunt, & abominabiles facti sunt.*

La Religion, qui ne craint que

d'être ignorée, selon l'expression de l'immortel Bossuet, ne se voit donc contredite que par des hommes qui n'en connoissent ni la grandeur, ni l'économie. Sçait-on, en effet, parmi les gens du monde, que tout a été fait par Jesus-Christ & pour Jesus-Christ ; que le premier homme n'étoit que son ombre ; que l'Univers entier n'a que lui pour fin ; & que nous ne pouvons plaire à Dieu qu'en son nom ? Sçait-on que le monde, comme dit saint Augustin, ne doit durer que jusqu'à l'instant où les ames des Elus auront remplacé tous les Anges rebelles qui sont tombés ? Sçait-on qu'il existe, sans interruption, une communication de priéres, de soupirs & d'actions de graces, entre trois so-

ciétés, sçavoir, l'Eglise militante, souffrante & triomphante, & que c'est ce qu'on appelle la Communion des Saints? Sçait-on qu'Elie & Enoch, vivant depuis tant de siécles, & cachés dans un lieu inconnu aux mortels, doivent revenir avant la fin du monde, & que les Juifs doivent se convertir? Sçait-on que l'Antechrist, cet homme de péché, dont tous les incrédules sont les précurseurs, viendra séduire la plus grande partie de l'Univers? Hélas! toutes ces vérités nous sont entiérement étrangéres. Nous avons des yeux, & nous ne voyons point; des oreilles, & nous n'entendons point. Nous regardons l'Apocalypse, cette prophétie terrible que nous ne sçaurions trop méditer;

comme de pures visions. Nous ne pensons pas que nous devons, un jour, être les témoins des phénoménes étonnans que ce Livre tout divin & tout mystérieux nous annonce.

Si jamais j'ai des doutes sur ma Religion, je ne lirai ni Abadie, ni Pascal, ni tous ceux qui ont prouvé sa vérité d'une maniére tout-à-fait convaincante; mais j'entendrai discourir nos Déistes, & bientôt ma foi se ranimera. J'ai lu leurs plus fortes objections, j'ai entendu tout ce qu'ils débitent dans leurs conversations impi-comiques, & toujours, par la grace de Dieu, j'en suis revenu plus persuadé de ma Religion. Je n'ai trouvé aucun argument capable de satisfaire, & j'ai

toujours dit, toutes les raiſons des incrédules n'ont pour appui que des *peut-être*, & il me faut des démonſtrations, parce que s'il ne s'agit que de contredire & de nier, je puis contredire & nier l'exiſtence même de l'Univers. Que me répondroient, en effet, nos Matérialiſtes, ſi je voulois leur ſoutenir qu'il n'y a point de matiére; que Dieu nous en a ſimplement donné les idées pour mériter ou démériter; que notre vie, en cela, n'a rien de plus extraordinaire qu'un ſonge, où nous croyons voir & palper des objets qui n'exiſtent pas? Que diroient-ils enfin ſi j'aſſurois que Dieu, pur eſprit, n'a pu créer la matiére, & qu'elle eſt entiérement inutile, ſi les idées qu'on en a, pro-

duisent tout le même effet ? Sans doute ils seroient d'autant plus embarrassés, qu'on ne peut faire une démonstration métaphysique de l'existence de nos propres corps. Que conclure de ceci ? Que si chacun, dans ce monde, veut philosopher à sa maniére, l'Univers sera bientôt la retraite des insensés ; qu'il faut absolument une autorité qui fixe nos incertitudes, & qui pose des bornes à notre esprit ; qu'enfin il seroit peut-être encore moins ridicule de spiritualiser l'Univers, comme a fait Barclay, que de matérialiser les esprits, comme font nos Philosophes. Mais que dis-je, Philosophes ! car peut-on appeller ainsi de petits hommes qui ne sçavent rien, qui ne sont rien, & qui n'ont

rien qu'on puiſſe eſtimer ; de petits hommes qui n'ont pour Bibliothéque, que la toilette des femmes ; pour tout Livre, qu'un Roman ; pour étude, que la Galanterie ; de petits hommes, qui regardent comme un jeu, l'adultére, puni de mort chez toutes les Nations ; qui n'étant ni bons parens, ni bons amis, ni bons citoyens, ſe mettent beaucoup au-deſſous de l'abeille & du ver à ſoie, dont les productions ſont utiles à la ſociété ?

Tels ſont les Réformateurs du dix-huitiéme ſiécle. Ne valent-ils pas bien la peine qu'on abandonne une Tradition de ſix mille ans, pour ſuivre leurs opinions ? Leur morale eſt ſi belle, leurs principes ſi lumineux, leurs objections ſi ter-

ribles, qu'il n'y a pas moyen de leur réſiſter. Mais parlons ſérieuſement : ils rougiroient ſans doute, & ils n'oſeroient ſe montrer, s'ils pouvoient raiſonner une ſeule fois ; ils verroient que leur pauvre petite tête n'eſt qu'une girouette qui tourne à tout vent, & que lorſqu'ils oſent lutter contre la Religion, ils ſont des enfans qui croient pouvoir mettre toute l'eau de la mer dans une ſimple coquille, ou qui s'imaginent renfermer le ſoleil dans une chambre.

De pareils originaux ne doivent pas approuver une Inquiſition, qui les obſerveroit, qui les puniroit, & qui les rappelleroit à leur devoir : auſſi ne manquent-ils pas de ſe déchaîner contre ce Tribunal, ſage,

ment établi, mais dont on a poussé quelquefois la rigueur au-delà des bornes. Comment ! il sera permis de blasphêmer contre Dieu, & de jouer la Religion impunément, tandis que la moindre parole lâchée contre le Souverain ou l'Etat, s'expie, au moins, par une longue prison ! Il sera permis de tourner en ridicule les Ministres du Seigneur, & on n'osera ouvrir la bouche contre un Gouverneur, un Général ou un Ambassadeur ! Le célebre Rousseau fut chassé de sa Patrie, pour avoir été soupçonné d'être l'auteur de quelques vers satyriques contre des Particuliers ; & l'on prétend qu'on doit laisser en paix ceux qui attaquent Dieu même, & qui osent en faire le sujet de leurs plain-

res & de leurs risées! Mais où en sommes-nous ?

Je veux que le Tribunal de l'Inquisition ait souvent été trop sévère ; je veux qu'il se soit quelquefois écarté de la modération évangélique ; mais n'est-ce pas un plus grand mal de parler contre Dieu, que de punir trop sévérement les blasphémateurs ? Jésus-Christ lui-même, le refuge des pécheurs, chasse, le fouet à la main, les profanateurs du Temple, & il étoit la charité même. Saint Louis faisoit percer la langue aux blasphémateurs avec un fer chaud, & saint Louis ne passa jamais pour barbare. Louis XV. son petit-fils, condamne à mort, par un Arrêt solemnel, tout homme qui composera des Livres impies, ou

qui les diſtribuera, & Louis XV. eſt un des meilleurs Rois que la France ait jamais eu.

A Dieu ne plaiſe que nous comprenions, ſous le nom d'Inquiſition, un Tribunal qui forceroit les conſciences, & qui obligeroit, à toute force, un Turc à ſe faire Chrétien, & un Proteſtant à devenir Catholique. C'eſt dans ce cas qu'on peut bien dire, que ſi Dieu ſouffre toutes les Sectes, nous devons, à plus forte raiſon, les ſouffrir. La Religion ſe perſuade & ne connoît, pour convertir les Hérétiques, que la voie d'inſinuation & d'inſtruction. Nous aurons toujours horreur de ces miſſions *à la dragonne*, où quelques fanatiques, le piſtolet à la main, forçoient d'al-

ler à la Messe. Mais il ne faut pas ici confondre les idées : une Inquisition qui empêche de parler & d'écrire contre la Religion, est une Inquisition sage ; & plût à Dieu qu'il y en eût une semblable dans certains Royaumes que je ne nomme pas ; Royaumes, où les Places publiques, les Spectacles, les Cafés & les Eglises même, ne retentissent que de blasphêmes.

Messieurs nos Déistes confondent toujours la liberté de penser avec celle de parler, & voilà ce qui les abuse, & ce qui les rend des rebelles.

L'Inquisition, d'ailleurs, n'est point particuliére aux Catholiques ; elle existe à Constantinople, en Suisse & en Hollande même, aussi

bien qu'en Eſpagne & en Portugal. Je voudrois voir nos Déiſtes aller en Turquie parler contre Mahomet ; bientôt ils ſeroient empalés, comme ils ſeroient empriſonnés à Amſterdam, ou bannis des Etats-Généraux, s'ils s'aviſoient d'y déclamer contre la Religion Réformée. L'Angleterre n'a-t'elle pas perſécuté, & ne perſécute-t'elle pas encore les Catholiques ? & les Déiſtes eux-mêmes ne s'abandonnent-ils pas à la fureur, lorſqu'ils parlent contre les Miniſtres du Seigneur ? Rien n'eſt plus ordinaire que de leur entendre dire : *On devroit pendre les Moines, exterminer les Prêtres, détruire les Monaſtères, &c.* Je ſçais un homme, reſpectable à tous égards, qui, pour avoir

écrit contre les incrédules, a été exposé aux calomnies les plus atroces : ils ont décrié ses mœurs d'une maniére indigne ; car, selon ces Messieurs, on doit nécessairement avoir des vices. Tel est leur génie persécuteur.

Cependant, à les entendre, ils ont la Religion de l'honnête homme, & cela suffit. Mais comment des personnes qui manquent essentiellement à Dieu même, osent-elles faire sonner leur probité ? Le Déiste professe extérieurement un culte qu'il abjure ; il se rit des promesses solemnelles qu'il a faites en face d'Eglise, de vivre & de mourir en Chrétien ; il se révolte continuellement contre une Loi de l'Etat ; il insulte à la mémoire de ses

Peres, qui ont répondu de sa foi; & qui s'en sont rendu garans devant Dieu; il induit les Peuples à ne rien croire, & leur ôte la ressource des bons exemples que tout citoyen doit donner; & voilà un honnête homme. Ah ! si l'on peut l'être à tel prix, il n'y a plus de frippons dans l'Univers. Nous avons vu un personnage célébre, qui se donne pour héros de la Religion naturelle, & pour modèle de probité, déclarer une obéissance filiale au Pape, & dans le même temps s'en moquer, se dire Chrétien, & se déchaîner contre le Christianisme. L'honnête homme agit-il de la sorte ? Il pense que sa bouche doit être l'expression du cœur.

On voit donc que toute cette

belle probité, que les incrédules appellent la vraie Religion, n'est qu'un masque, & qu'un dépôt seroit fort hazardé, s'il tomboit entre leurs mains. Quiconque a de la Religion, doit nécessairement avoir de la probité; au lieu qu'un homme sans Religion peut très-facilement être mal-honnête homme: voilà la différence. Il y en a qui croient qu'il suffit de ne point voler pour jouir du titre de brave homme, & tels sont nos incrédules. Ils se font un jeu de l'adultére, ainsi que de tromper leurs parens; ils dissipent, dans le sein de la débauche, des sommes qu'on leur donne pour étudier ou se perfectionner; ils contractent des dettes énormes, & ruinent de pauvres créanciers; ils retiennent le sa-

laire de leurs domeſtiques, & les maltraitent; ils ne travaillent, du matin au ſoir, qu'à corrompre des ames innocentes; & par-tout ils affichent le ſcandale & s'en moquent. Encore une fois, quelle probité! Les Payens eux-mêmes en auroient rougi.

Ce ſont tous ces miſérables préjugés qui donnent une telle indifférence pour la Religion, qu'il eſt preſque défendu d'en parler. Comment, il faudra ſe taire ſur un objet qu'on doit préférer à tout l'Univers, ſur le fondement de nos eſpérances, la ſource de nos conſolations & le centre de notre bonheur? Hélas! ſi nous connoiſſions tous les biens & toute la beauté de la Religion, nous l'aimerions de toutes

nos forces ; & si nous l'aimions, nous en parlerions sans cesse, & nous en ferions notre méditation continuelle. On s'entretient volontiers de ce qu'on chérit. Le jour, à toute heure, & même la nuit, nous soupirerions après les biens célestes, nous voudrions voir ce que l'œil n'a point vu, & comprendre ce que le cœur n'a point conçu. On s'occupe journellement des richesses, des honneurs & des plaisirs d'un instant, & l'on demeure insensible aux charmes d'une Religion qui nous ranime & nous vivifie dans quelque situation que nous soyons, d'une Religion, qui toute entiére aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux ignorans comme

aux sçavans, aux morts comme aux vivans, nous assure la possession de Dieu même.

Si l'on disoit que la Religion ne doit point être un sujet de dispute, & qu'elle est trop respectable & trop sacrée pour servir de passe-temps, sans doute on diroit vrai; mais on prétend que c'est une sagesse de n'en jamais parler. Quelle extravagance! J'aime autant entendre dire qu'une personne se deshonore, quand elle change de Religion. Cependant combien de Catholiques même soutiennent, avec chaleur, que chacun doit rester dans sa Communion? Ainsi le mensonge ira de pair avec la vérité; ainsi Jesus-Christ sera venu inutilement fonder une société visible,

puiſqu'on pourra ſe ſauver ſans lui.

Telles ſont les conſéquences de nos faux raiſonneurs. Mais, outre cela, on ne fait pas attention qu'en perſuadant à un Calviniſte, ou à un Luthérien de ſe faire Catholique, on ne l'engage qu'à retourner à ſon ancienne Religion. Ce ſont les Proteſtans qui ont changé, lorſqu'ils ont quitté l'Egliſe; & ſitôt qu'ils y rentrent, leur changement ne ſubſiſte plus. D'ailleurs, ſi l'on ſe deshonore en quittant ſa Religion, nos Peres ont donc mal fait d'abjurer l'idolâtrie. On aura beau dire : la vérité doit faire tout l'objet de nos recherches; de ſorte que ſi je me croyois dans l'erreur, j'abandonnerois tout-à-l'heure le culte que je profeſſe. Ainſi

pense quiconque est véritablement honnête homme, quiconque connoît le danger de se tromper sur un point aussi important que la Religion. J'aime beaucoup la réponse de ce jeune homme, à une Dame Calviniste, & de très-grande qualité, qui soutenoit qu'on ne pouvoit changer de Religion sans être frippon. En ce cas-là, Madame, lui dit-il très-sensément, vous êtes la fille d'une troupe de frippons. Il n'y avoit point de replique : aussi la Dame changea-t'elle de discours très-prudemment.

Quand le Peuple ne croira plus, dit La Bruyére, les personnes de qualité deviendront pieuses. La hauteur, ou plutôt l'impertinence de tant de gens titrés, qui se croient

d'un autre limon que le reste des hommes, ne s'accommode pas d'une Religion qui leur égale l'ouvrier & l'artisan, & qui promet le Ciel aux plus pauvres. Comment, une *Excellence*, une *Altesse* oseroient-elles adorer un Dieu fait homme, né dans une étable, devenu l'opprobre de sa Nation, un Dieu qui déclare anathême au monde, qui maudit les riches, qui ne reconnoît de grands & d'heureux que ceux qui pleurent, & qui enfin s'est humilié au point de mourir sur une croix? Avouons qu'un pareil prodige doit bien renverser les idées de nos faux grands, & que s'ils professent la Religion Chrétienne, ce n'est que par grimace, ou par coutume, & sans en ti-

ser les terribles conséquences qui en résultent contre tout homme orgueilleux.

Notre Religion est tout l'ouvrage de l'humilité, & le monde n'est que l'ouvrage de la vanité. Que les Grands s'humilient donc d'être nés dans une condition si différente de celle du Fils de Dieu ; qu'ils oublient tous leurs titres chimériques, pour s'humaniser avec le pauvre & tous les hommes qui sont autant qu'eux : autrement ils n'ont point droit d'espérer au Ciel, ce Ciel où la plupart des misérables qu'on rejette & qu'on méprise, auront les premiers rangs. Il est bien singulier qu'on ne veuille pas regarder, pendant cette vie, ceux avec qui l'on espére vivre une éternité.

Je voudrois qu'on composât un Livre sur les inconséquences des hommes, & que non-seulement on y fît contraster leurs actions avec leurs discours, mais leurs paroles avec leurs paroles mêmes; on verroit le Poëte le plus célébre de notre siécle, dire dans un Poëme intitulé, *la Religion naturelle*, que le parti le plus sage est de se soumettre, de se taire & d'adorer, & avancer dans mille autres endroits que la raison humaine doit percer tous les voiles, & tâcher de tout approfondir; on verroit l'Auteur de *Mes Pensées* soutenir que c'est une folie d'ériger des Temples, & de resserrer ainsi la Divinité, qui n'a point de bornes, & dire ailleurs que les jeunes gens devroient s'accoutu-

mer à mettre Dieu par-tout, à lui ſuppoſer une place dans leur chambre, & à dire, par exemple : *Nous étions trois de compagnie, Dieu, mon Précepteur & moi ;* on verroit nos Ecrivains les plus impies avouer dans la converſation, que le bon Chrétien eſt le ſeul homme heureux, & ſe déchaîner dans tous leurs Ouvrages contre le Chriſtianiſme : quelle confuſion ! Dieu l'a permis, voulant punir la témérité de nos Philoſophes orgueilleux, de la même maniére qu'il punit autrefois les fils de Noë, qui tentérent follement d'eſcalader le Ciel. Il confond leur langage, & il répand ſur eux des aveuglemens qui durent ſouvent juſqu'à la mort, & que ſaint Auguſtin nomme *pœnales cœcitates.*

Quel aveuglement, en effet, d'attaquer une Religion, dont la pratique a renouvellé la face de la terre; une Religion, dont toutes les Sectes ont adopté la Morale; une Religion qui corrige jusqu'à nos desirs, & qui rend l'homme aussi pur & aussi sain, lorsqu'il n'est pas apperçu, que lorsqu'il paroît au milieu de la multitude! Les Déistes, en se déchaînant contre le Christianisme, ont-ils de plus belles maximes à nous donner? Non, sans doute. Eh bien, qu'ils se tiennent donc tranquilles, & qu'ils rougissent de n'avoir que des vices honteux & des passions déraisonnables à nous offrir en échange de notre Religion, qui ne prêche que l'amour des vertus. Propose-t-on des pier-

res pour de l'or, & les accepte-t-on ?

Il n'eſt point, dans l'Univers, de plus magnifique ſpectacle que le cœur d'un bon Chrétien ; que ne puis-je l'ouvrir ici aux yeux de mes Lecteurs, leur communiquer ces deſirs céléſtes, ces flammes vives & pures, cette onction toute divine que la charité ſeule eſt capable d'inſpirer ! Ils ſentiroient combien il eſt beau de n'enviſager que Dieu, de ne craindre que Dieu, de n'eſpérer qu'en Dieu ; ils ſentiroient que quiconque travaille à nous arracher au Chriſtianiſme, & à nous dépouiller de cette Foi précieuſe, qui fait nos eſpérances, eſt un homme de ſcandale, dangereux dans la ſociété, & véritablement ennemi de ſes freres ; ils ſentiroient

qu'il n'y a de bonheur réel que pour ceux qui attendent une autre vie, qui unissent leurs souffrances à celles de Jesus-Christ, qui ont une autorité visible pour les fixer dans leurs doutes, & qui, par conséquent, sont Catholiques. Personne ne meurt plus content qu'un Chartreux, par exemple, qui expire sur la cendre, & qui jette son dernier coup d'œil sur une vie toute de retraite & de pénitence. Dom Alphonse, Archevêque de Lyon, frere du Cardinal de Richelieu, se ressouvenant, à la mort, d'avoir été Chartreux : Hélas ! plût à Dieu, dit-il, que je fusse mort dans mon Cloître ! On voit tous les jours des libertins & des impies abjurer, en mourant, leur vie criminelle &

leurs blasphêmes ; mais on n'a jamais vu des Catholiques se repentir de finir en Catholiques, & demander pardon à Dieu, ainsi qu'au monde, d'avoir professé ce que l'Eglise enseigne, & d'avoir suivi ses maximes.

Nous terminerons cet Ouvrage de la même maniére que nous l'avons commencé, en parlant des Mystéres : ils sont en tout & partout ce que nous voyons, répéterons-nous, parce que cela doit être. Qu'on imagine, en effet, une Religion telle qu'on voudra ; je défie qu'on en suppose une sans mystéres, ou elle ne sera plus une Religion digne de Dieu ; car, puisque Dieu est incompréhensible, comme tout le monde en convient, ses voies

ne sçauroient être autrement : *Et incomprehensibiles viæ ejus.* Notre pauvre raison a beau se desespérer, frémir & se soulever ; il ne lui reste que ses murmures, & toute sa rage & sa fierté viennent se briser comme le flot de la mer : *Hùc usquè venies.* Qu'avons-nous appris des Epicure & des Spinosa ? qu'apprenons-nous par tant de Livres impies qui paroissent tous les jours ? Des *peut-être*, des *mais*, des *comment*, des *pourquoi*. Voilà le résultat de tout ce que les incrédules ont imaginé : systême & systême, & jamais de démonstration.

Supposons deux Philosophes qui vécussent mille ans, & qui employassent tout ce temps à disputer sur la Religion, & à vouloir l'ap-

profondir ; ils n'éclaireroient pas davantage la raiſon humaine, & ils n'en ſçauroient pas plus au bout de ces diſputes, qu'une ſimple femmelette qui adore Dieu, & qui ſe tait. On ne ſçauroit croire combien on a l'eſprit tranquille, lorſqu'on regarde l'affaire de la Religion comme entiérement décidée, & lorſqu'on s'abandonne, ſans réſerve à l'autorité de l'Egliſe. J'ai vu plus d'une fois, des incrédules envier le ſort de ceux qui étoient perſuadés des vérités que la Foi propoſe. C'eſt le moyen, diſoient-ils, de ſe fixer parmi tant d'incertitudes & de ſyſtêmes, qui n'apprennent abſolument rien, & qui ne laiſſent que la triſte reſſource de douter.

Si L'UNIVERS ÉNIGMATI-

QUE, tel que nous l'avons dépeint dans cet Ouvrage, ne s'explique pas à nos yeux, du moins nous sçavons qu'il se développera un jour, & que Dieu nous réserve, dans une vie toute bienheureuse, le grand dénouement des mystéres & des difficultés, pour nous occuper pendant l'éternité, & pour différencier l'autre monde de celui-ci, qui n'est qu'un fantôme & qu'un nuage.

Peut-être aura-t-on trouvé que dans le cours de ce Livre nous nous sommes souvent écartés du texte; nous en convenons : mais un titre qui eût annoncé toutes nos réflexions en faveur de la Religion, & au desavantage des incrédules, auroit effarouché bien des personnes. Il faut, dans le misérable sié-

cle où nous ſommes, imaginer des moyens d'inſinuer la vérité, ſans l'afficher & ſans qu'on s'en apperçoive. Combien d'hommes jugent aujourd'hui d'un Ouvrage par ſon titre, & le rejettent, s'il a rapport à la Religion !

Hélas ! que diroient les Martyrs, ces héros pleins de zèle & de courage, s'ils nous voyoient aujourd'hui railler une Religion pour laquelle ils livrérent généreuſement leurs corps au fer & aux flammes ? Ils nous tranſmirent la Foi au prix de leurs biens, de leurs ſueurs & de leur ſang ; & nous, nous rions de cette foi précieuſe : il n'en coûte rien pour être aujourd'hui Chrétien, & nous ne voulons pas l'être, & il en coûtoit à nos Peres

leur vie & leur liberté, & ils professoient hautement le Christianisme. Nos Peres étoient des Apôtres, & nous sommes des Apostats. Ils abjurérent leurs Idoles pour recevoir le Baptême ; & nous, nous renonçons au nôtre, pour nous livrer aux vices & aux scandales. Combien n'avons-nous pas dégénéré ? Qui nous croira les enfans de ces Saints, qui n'estimérent de trésor que le Royaume des Cieux ?

O vous, qui jusqu'ici avez été séduits par les conversations licencieuses d'une jeunesse effrénée, revenez sur vos pas, & voyez l'abyme que l'on vous a creusé ; pensez que Dieu veut le sacrifice de l'homme tout entier, & que ce n'est point assez de lui consacrer notre cœur,

mais que nous lui devons la soumission de notre esprit ; pensez qu'il n'y a point de paix pour les impies, & qu'on n'est véritablement heureux que lorsqu'on goûte les consolations de la Religion. Elles sont telles, ces consolations, que le plus libertin & le plus indévot viennent se refugier dans les Cloîtres, & recourir aux Ministres du Seigneur, lorsque les chagrins les accablent & que tout leur manque.

Et vous, qui n'avez point encore été ébranlés dans votre foi, demeurez ferme au milieu de toutes les railleries de nos esprits forts ; car ils ne sçavent qu'attaquer & railler, & ils n'ont jamais que des conjectures ou des doutes à nous donner, pour certitude de leurs opinions.

Riez-vous de ces Apôtres de l'irréligion : ils crient contre nos Missionnaires qui vont prêcher la Foi, & ils dogmatisent, sans cesse, en faveur de l'incrédulité. Quelle singuliére Mission & quel Apostolat ! N'insultez point à leur aveuglement ; mais priez Dieu qu'il les éclaire, & qu'il vous conserve dans la Foi, le plus précieux de ses dons.

Souvenez-vous, sur-tout, & ne l'oubliez jamais, que la Religion Chrétienne enseigne toute vertu, & que l'impiété, au contraire, ne tend qu'à honorer les vices & à les accréditer. Nos Chaires retentirent-elles jamais d'autres maximes que de celles qui nous rendent bons citoyens, bons parens, bons amis ? Elles ne nous prêchent que Jésus-

Christ, par qui tout a été fait & en qui tout subsiste. Est-il possible que nous ignorions toute la souveraineté de notre divin Médiateur & sa nécessité ? L'irréligion, n'en doutons pas, n'a point d'autre cause que cette ignorance ; car si nous sçavions que Dieu, qui ne peut agir que pour un objet infini, n'a point eu d'autre but que Jesus-Christ dans la création du monde ; que l'Incarnation auroit eu lieu, même sans le péché ; & que le premier Adam n'étoit qu'un fantôme, en comparaison du second, nous aurions toute une autre idée du Sauveur des hommes. Il est notre paix, notre réconciliation, notre bonheur & notre vie, & l'on ne peut se connoître, sans connoître la sain-

teté de ſon Nom. Nos priéres & nos génuflexions n'ont de mérite que par ce divin Médiateur, dont la juſtice viendra un jour purger cet Univers des vices & des impiétés qui le deshonorent & le tiennent dans l'aſſerviſſement : *Elementa mundi purgabuntur.* S. Pet.

FIN.









